

SORTIR

ici et ailleurs

Les expositions de l'automne 2009

Parfum de Jazz
Jazz in Marciac
La Chaise-Dieu
Alba la Romaine
Festival Vochora
Nuits de Grignan
Cordes en ballade
Liszt en Provence
Vaison la Romaine
Chorégies d'Orange
Festival Pablo Casals
La Roque d'Anthéron
Festival de l'Escarène
Labeaume en musique
Festival des Humoristes

Festivals ici et ailleurs 2010

Parution le 20 juin 2010



Publicité à partir de 100 €

renseignements : sortir@wanadoo.fr



Editorial

Quel bel été !

Voilà plusieurs années que le beau temps n'était plus au rendez-vous des festivals de plein air.

L'été 2009 n'a pas lésiné sur les heures d'ensoleillement et sur les soirées douces.

Résultat, les fréquentations des festivals ont été bonnes, d'autant plus que beaucoup avaient choisi de rester en France pour les vacances.

Voici quelques cartes postales de vacances festivalières où se sont rendus nos journalistes qui, ils le regrettent, ne peuvent être partout dans cet immense sud-est.

Un sud-est plus que jamais terre de festivals.

Retrouvez l'actualité culturelle sur le site du magazine à l'adresse suivante :

<http://www.arts-spectacles.com>

Bonne lecture
Pierre Aimar
sortir@wanadoo.fr

“De l'opéra sans parole”

par Jacqueline Aimar



Ce soir-là à Cruas, rencontre attendue de différents éléments : un superbe bâtiment du patrimoine religieux, l'abbatiale de Cruas, diverses formes musicales et le Quatuor Debussy en pleine forme

Trois grands thèmes à cette soirée du festival Cordes en Ballade: l'anniversaire d'un ami musicien, Joseph Haydn - c'est très à la mode les anniversaires-, une rencontre musicale contemporaine et un raccourci saisissant d'opéra exprimé par quatre instruments . De Joseph Haydn le quatuor opus 20, interprété tout en finesse et en délicatesse par des musiciens complices et raffinés: d'emblée, un Haydn doux et velouté, très chantant et dans le second mouvement de l'œuvre des thèmes et broderies enjoués quand le compositeur n'hésite pas à jouer sur des effets étonnants.

Puccini s'invite ensuite à ce concert sous forme d'un andante maestoso intitulé Crisantemi, chant désespéré et très beau, de quoi faire fondre l'âme la plus dure.

‘L'œuvre contemporaine présentée ce soir-là, car il y a désormais toujours une œuvre contemporaine à tout concert bien construit, est de Luca Antignani, composée en mars 2009 à la suite d'un concours *Il re della foresta* (le roi de la forêt). J'y ai pour ma part entendu car l'œuvre est très figurative, des souffles et des murmures de vent, des sons surprenants de branches

qui craquent, dans une musique très architecturée et pleine d'harmonies imitatives intéressantes.

Cette musique “forestière” proche de la nature se fait parfois glougloutante et aquatique puis zébrée d'éclairs, tendue en aigus stridents, à la limite extrême de l'angoisse.

Et puis l'opéra sans paroles..

Vient le tour de l'opéra, Verdi, bien difficile à imaginer au travers de quatre musiciens, même doués, perchés sur cette petite scène éclairée par la floraison blanche de deux très beaux bouquets. . Certes, il faut recréer ce qui manque, l'entendre parfois dans sa tête, avec la masse de l'orchestre et l'amplitude des voix. mais pour l'essentiel, l'opéra est là, avec ses préludes et ses thèmes, ses crescendos puissants, ses cavatines et même ses grands airs. Il ne lui manque que la parole, celle du livret, traduite par les interprètes à belle voix. On rêve un brin et on s'y croit, d'autant plus que les quatre interprètes font tout, par le son et le geste pour nous faire croire, pour nous... emmener à l'opéra.

C'est à Emmanuel Muzio, directeur du Théâtre des Italiens à Paris et ami de Verdi que l'on doit cette

version “da camera” pour quatuor à cordes. Il allait ainsi dans le goût de l'époque qui voulait que les œuvres créées sur les scènes d'opéra avec grand faste puissent aussi être jouées dans les salons de musique de la bonne société.

Avec le Quatuor Debussy, on a trouvé le brio et le brillant de cet opéra, Louisa Miller dont la construction s'élabore autour de la forme classique -d'abord le bonheur et tout va bien, puis surgit le trouble et bientôt le malheur, le drame qui donne à l'opéra en général et à Verdi en particulier, à la fois son âme et sa vérité dramatique.

Emmanuel Muzio montre par cette version , à la fois éloge mais surtout critique de l'opéra, qu'il en connaît les excès et les défauts. Mais en réalité, il nous prive aussi d'un aspect essentiel de cet art, la voix humaine, sa puissance et sa tendresse, par laquelle toutes ces histoires trouvent leur vraie valeur et prennent vraiment leur envol, sur les gradins de pierre, Orange ou Vérone, ou dans le velours des théâtres du monde.

Jacqueline Aimar

SORTIR
ici et ailleurs
Rhône - Alpes
Provence - Languedoc

Trimestriel - Hors série
Nouvelle série - Créé en 1990
Magazine des spectacles et des arts
CPPAP 0304k82873 - ISSN 1156-1599
8 allée des Marronniers,
07500 - Granges-lès-Valence
Directeur de la publication
Rédacteur en chef
Pierre Aimar
Rédactrice en chef
Jacqueline Aimar
Photographe : P. Aimar
Mise en page : Pac Presse
Imprimé en CE

PUBLICITE : au journal
Tél/fax 33 (0)4 75 44 52 60
e.mail : sortir@wanadoo.fr
Editeur
Sarl Pac Presse - 97118 Saint-François

Les documents envoyés spontanément au journal ne sont pas réexpédiés. Les erreurs de date ou d'horaires mentionnés dans le magazine ne sauraient engager la responsabilité du magazine.

Un théâtre bondissant

A Alba-la Romaine on a opté en 2009 pour du théâtre un peu moins romain -j'entends par là loin d'un univers classique et grave - et grec -et un peu plus adapté à la vie de 2009, à l'esprit vacances et à l'été en Ardèche -j'entends par là moins sérieux et moins profond, moins difficile aussi



Une partie des acteurs de ce nouveau festival posant avec Félix Tampon (à droite)

Mais par dessus tout, du théâtre durable au-delà des 3 heures d'un spectacle, durable sur 6 jours de fêtes et de manifestations en tous genres, orientées autour des clowns et du rire. Et qu'il fait bon rire en ces temps troublés!

Si le contraste semble grand entre le festival ancienne formule et ce festival, nouveau dans la durée et l'esprit, chacun à Alba-la-Romaine affirme cependant qu'il n'y a pas rupture entre ces deux formes d'un même festival.

On pouvait difficilement proposer choix plus contrasté : sur 6 jours, entre le 14 et le 20 juillet en ce cœur de l'été qui rayonne en Ardèche, Alba village, ses rues et son château, Alba ville antique, ses ruines romaines bien mises à jour et ses monuments, Alba de la campagne et des bosquets, sont devenues le centre d'une Ardèche festive.

C'est ainsi que les rues et les places, les cours des maisons ouvertes au repos du visiteur et spectateur, proposaient des siestes et lectures, des jeux et des ris aux heures les plus chaudes de l'après-midi. Et le soir, le théâtre romain devenu l'arène de cirque qu'il était déjà, offrait aux clowns et acrobates, aux musiciens et artistes divers, une esplanade en plein air sous des sentiers d'étoiles. Même l'arrière scène et son petit

canal entraînent en ... scène pour les jeux d'acteurs, ce soir-là d'éblouissants acrobates.

Quant aux bois voisins, après un petit bout de chemin nocturne et serpentant, il était devenu, sous les lanternes et lampions, une vaste salle et manger-salle de spectacle et concerts, où l'on trouvait comme à Rome du pain et des jeux. Et mieux encore et presque pour tous les goûts : de la patate chaude -qu'on ne se refille pas ici-, au steak juteux ou menu ardéchois, des pâtisseries orientales et des desserts parfumés. Tables en bois et bancs amicaux, on s'y installe entre amis ou l'on y fait des rencontres, le lieu est vaste et ouvert sur la nuit, c'est l'été et on s'y sent bien. Et l'on cause tard en attendant le concert.

Quant au spectacle... Il faut dire que la région est spécialement vernie avec toute proche, à Bourg-Saint-Andéol, la Cascade, cette Maison des arts du cirque, où se forment et s'animent tant de compagnies vivantes et dynamiques qui se mêlent et s'entrecroisent composant leurs talents différents. La Cascade cela signifie pour ce festival d'Alba, une cascade de bonds et de rebonds, de gags et de rires.

Nous avons rencontré au long des pro-

grammes les compagnies Hirsute et Galapiat, aux noms charmants et pleins de promesses et aussi le cirque Trottole, la Famille Burattini. Nous y avons rencontré des personnages connus et vite familiers, Félix Tampon et Georges Pétard, la délicieuse Motoretta et son accent espagnol typique, et aussi leurs musiciens joyeux et expérimentés ; tout ce petit monde tonique et bondissant nous a fait rire, avec des gestes ou des redites, des jeux de mots et des glissements de sens, de l'à propos et cette impayable façon de prendre tout au pied de la lettre ou... tout de travers et au revers de mots souvent répétés. Ainsi en est-il des mesures de sécurité avec d'étonnants détecteurs de métaux en bois ; ou des quelques phrases en leit-motiv qui toujours font sourire lorsqu'elles sont bien placées et tombent à propos.

Tout y était du clown, costumes et mimiques, chapeau et maladresses, familiarité avec le spectateur. Sans oublier le nez rouge. Et s'ajoutaient à ces plaisirs, le vieux théâtre aux pierres disjointes et son décor agreste, la charmante balade le long du ruisseau, trop sec hélas, la salle à manger d'été accueillante et le village d'Albat tout entier théâtre et festif pour un festival réussi. **J.A.**

Une Blanche-Neige à grimper aux murs

Tout est neuf dans ce Blanche-Neige version ballet, chorégraphie d'Angelin Preljocaj assisté de 26 danseurs, musique de Gustave Mahler, décors de Thierry Leproust, et costumes de Jean-Paul Gaultier



D'abord ce début évoquant, dans une sombre forêt, une femme en proie aux douleurs de l'enfantement et qui donne un solo poignant.

Puis l'enfant naît, une fille, grandit vite et la musique de Mahler, tout en ampleur et en élégance, les superbes costumes blancs et bruns à franges ou croissillons de cuir, viennent soutenir le récit. Car il s'agit d'un véritable récit et non pas d'une évocation comme souvent au travers de la danse.

La danse parlons-en : parfois elle paraît un peu agitée, s'éparpillant en tous sens, ou très compliquée et laborieuse ; mais l'entrée spectaculaire de la marâtre au moment où la nuit tombe sur le théâtre de Vaison, fait tout oublier ; la voilà comme on l'imaginait, sensuelle, rageuse et haineuse, lançant des éclairs, escortée de ses deux chats diaboliques très noirs. Avant un sombre rugissement dans la musique de de Malher, un superbe pas de deux, muet et velouté, le ballet

amoureux est remarquable.

Que dire encore de toutes ces trouvailles, les jeux devant les miroirs, les soldats en bérets verts, le grand renne et les chants d'oiseaux !

Et cette falaise noire tout à coup dressée en fond de scène, tour à tour lit pour Blanche-Neige ou grotte sombre dans laquelle travaillent les 7 nains .

Au travers de ces détails-vérité, si l'on peut ainsi s'exprimer quand il s'agit d'un conte, l'histoire se fait vraie jusque dans cette joyeuse danse des nains, bientôt suivie de cette danse détresse à la mort de Blanche-Neige et leur tristesse traduite par une danse du désespoir.

Mais tout s'arrange dans l'histoire par un admirable duo d'amour lorsque s'éveille Blanche-Neige, - contes de fées et robe d'organza - sans oublier une punition pour la sorcière au travers d'une danse déchaînée.

Ce Blanche-Neige, ballet créé en 2008 a admirablement trouvé sa

place à Vaison, dans le cadre très minéral des lourds blocs taillés par les romains auxquels s'ajoutent les formes droites des cyprès.

Mais il a surtout mis en évidence le plaisir que le spectateur peut éprouver quand il se trouve face à une histoire connue, dont il cherche les fils et les diverses

constructions au travers d'une évocation passée d'abord par le filtre du chorégraphe et enrichi de musiques apportant leur sensibilité et leur puissance.

Ce Blanche-Neige de Preljocaj nous a incontestablement offert une des grandes soirées de l'été 2009. **J.A.**



Un opéra, des opéras



Pour l'été 2009, il était prévu au programme des chorégies d'Orange, un grand opéra classique, la Traviata, deux concerts symphoniques, l'un avec concerto pour violon puis symphonie, et l'autre avec concerto pour piano et œuvres russes. Jusque là rien que de très classique et ouvert sur des pays et compositeurs variés au travers d'un programme qui s'efforce d'être accessible au plus grand nombre.

Le renouveau intervenait dans cette soirée où deux opéras prenaient place à la suite, proposant des œuvres qu'il est habituel de présenter ensemble, *Cavalleria Rusticana* de Mascagni et *Pagliacci* ou *Paillasse* de Leoncavallo. Deux œuvres du même temps qui ont connu un succès

immense, imprégnées de vérisme dans le texte comme dans la musique, et très influencées par l'époque.

Les livrets ont désormais quitté l'antiquité et les épopées pour se tourner vers le vrai de la vie dans les villages et les campagnes, scènes d'auberges et de fêtes ; amours réelles, passions et jalousie, jusqu'au crime parfois. L'Italie se met elle-même en scène et les spectateurs se retrouvent les nouveaux acteurs de ces intrigues souvent tragiques.

Recherche d'effets, passages hauts en couleurs comme ces entrées en scène spectaculaires ; ouverture de *Paillasse* à effet grand spectacle avec son clown à nez rouge ou ce prélude en duo plein de grandiose de *Cavalleria Rusticana* où l'on n'entend que

Roberto Alagna, la voix en pleine puissance. Trop souvent hélas la musique est traversée de thèmes en tous genres sans qu'il se passe rien, à la manière d'une musique de film un peu décousue. Mais le roman vériste est là sous la forme de ces croix qui défilent au dessus des femmes qui se rendent à l'église avec les hommes, derrière ces chœurs invisibles.

Une excellent mise en scène de Jean-claude Auvray et scénographie de Bernard Arnould donnent plus de consistance à l'histoire et fonctionne à plein dans le spectaculaire; tout cela admirablement servi par Georges Prêtre à la tête de l'Orchestre National de France, qui a su remarquablement doser une musique tour à tour sucrée puis dramatique pour cette évocation de l'Italie parta-

gée entre l'église et le café..

Dans *Paillasse*, la musique se module et se construit plus vite. Des chœurs jeunes traduisent la gaieté ; Inva Mula en Nedda, toujours remarquable montre là encore sa légèreté et sa finesse. et Seng-Hyoun Ko fait preuve de passion musicale et de réels dons d'expression dramatique.

Quant à Roberto Alagna, il ne déçoit jamais, exprimant la passion avec la vigueur qu'on lui connaît et il meurt admirablement.

Une Traviata de cœur et d'âme

Quant à *La Traviata* elle retrouve à Orange et au pied du mur un lieu de prédilection qui met en valeur la puissance de la musique et la beauté des thèmes

de Verdi au travers de l'évocation des frivolités mondaines et des soirées élégantes, comme de la dégringolade douloureuse de Violetta dans la maladie et vers la mort.

Myung-Whun Chung se révèle un chef attentif et extrêmement précis pour traduire ces cris âpres de Verdi qui soudain se font de velours au cœur d'un décor qui réveille l'importance des couleurs, le rouge et le noir en opposition, et aussi le vert qui dit la pâleur et la maladie. Couleurs encore, les blancs et les rouges, lors de ces bals et fêtes où se côtoient masques et squelettes autour des prêtres et évêque.. Avant le silence et la désolation qui seuls restent pour entourer la malade. Vittorio Grigolo, annoncé grippé ce soir-là a offert une superbe prestation et su être l'amant magnifique et tendre voulu par Verdi ; sa voix traduisant la passion et la douleur avec une réelle émotion.

Dans cette mise en scène de Frédéric Belier-Garcia tout est fait pour dégager de violents contrastes, jeu de couleurs et de scènes ainsi lorsque passe le carnaval et sa fausse et douloureuse gaîté alors que Violetta demeure dans l'austérité de sa longue chemise blanche, face au poids de cette grande solitude qui la conduit à la mort.

Patrizia Ciofi, qu'on aurait envie d'appeler "la Ciofi" a su trouver le accents voulus par Verdi et, par son jeu de comédienne traduire cette intensité dramatique de douleur et d'angoisse qui ont ému au fil des temps, tant d'amateurs d'opéras et de La Traviata..

Une de ces soirées qui vient prouver, s'il en était besoin, que l'opéra, où intervient théâtre et musique, mais aussi décor, mise en scène et effets grandioses, costumes et couleurs, demeure bien le spectacle total. Ici exceptionnellement servi par la masse dressée du grand mur, dans ce théâtre d'Orange tout chargé d'histoire et de passé glorieux. **J.A.**

Maria Stembolskaïa, pianiste, un pur plaisir



Dans l'intimité de l'orangerie du château Saint-Estève, Maria Stembolskaïa a fait preuve d'une excellente maîtrise

Ce soir-là, il avait plu, rare pluie de cet été 2009, et il faisait frais. Si bien que ce deuxième concert du Festival Liszt a dû trouver refuge dans l'orangerie du château qui offrait sa tiédeur, le moelleux de ses tapis et une tout autre atmosphère pour ce moment musical. Dehors, c'est l'odeur des lauriers roses et comme dirait le poète, le doux froissement des étoiles ; à l'intérieur, derrière l'arrondi des baies cernées de rideaux, il fait presque nuit et la musique y prend toute sa force d'expression.

Public dense et concentré autour de Maria Stembolskaïa qui va jouer de la musique russe, Glinka et Scriabine, du Schumann et bien sûr, Franz Liszt. Installée devant le grand piano noir, juste au pied du portait de Franz Liszt, l'artiste est jeune, longs cheveux dorés attachés et étonnante simplicité d'un petit visage rond et souriant.

Elle joue d'abord sur un vieux piano qui date de l'époque où Liszt vivait encore, puis sur le

piano Fazioli préparé par un spécialiste londonien.

Une première partie russe avec des Variations sur la musique de Glinka, de Liadov ; musique plaisante et vive en thèmes populaires, l'ancien piano rend un son épais un peu pâteux, joliment romantique parfois.

Notons-le, les 12 variations de Liadov, musiques variées et rarement jouées sont d'ailleurs d'une grande difficulté comme une grande partie de ce programme, et la jeune femme paraît fragile face à la musique qu'elle interprète. Comme ces deux poèmes de Scriabine tout en chocs et entrecrochets, violence et refus rageur.

En seconde partie de programme, la Rhapsodie espagnole de Liszt rarement jouée à Uchaux. C'est du Liszt, dans toute sa puissance, sa douceur et ses contrastes, sa quête d'absolu et ses rages sourdes ou violentes. Du Liszt qui grogne et gronde, parfois s'emporte puis danse sur la pointe des pieds, folâtre et s'amuse.

En contraste avec la tendresse de Schumann dans les 5 pièces évoquant la nuit et le rêve, quand les thèmes passent avec douceur de la main droite à la main gauche. Et l'on ne peut s'empêcher d'admirer les infinies possibilités de cette musique lorsque les compositeurs savent faire jouer tant de rôles à un seul instrument et exprimer une telle densité de sentiments.

Maria Stembolskaïa en musicienne complète a présenté dans la quiétude de l'orangerie un choix de musiques variées, fait preuve d'une excellente maîtrise de son instrument et nous a séduits par une simplicité juvénile et désarmante.

On s'est alors plu à imaginer les concerts des dimanches d'hiver, dans ce même lieu, la tiédeur confortable et colorée de l'Orangerie, pour le seul plaisir de la musique.

Et ces autres concerts donnés à l'Hôtel Westminster à Nice, dans le cadre des Nouveaux Interprètes. **J.A.**

Passion à tous les étages

Cosmophonia, permet cette année de passer de la musique aux étoiles ou des astres aux sons, grâce à Hubert Reeves et Krzysztof Penderecki, compositeur et dédicataire de l'astéroïde 21059

Lors du Festival Pablo Casals, on a célébré comme partout Joseph Haydn mais aussi la découverte de la lunette astronomique par Galilée et cela dans le cadre de l'année mondiale de l'astronomie. Le 6 août vers 16 heures c'est justement Hubert Reeves que nous avons rencontré devant la charmante église de Codalet. Il avait prononcé le matin même une conférence intitulée *Le message de Galilée: des étoiles et des hommes* démontrant que tout le passé de l'univers obéit aux mêmes lois de la physique et que nous pouvons maintenant voir l'univers tel qu'il était il y a quatorze milliards d'années : un immense chaos instructuré qui ne laissait en rien présager de "l'admirable variété des structures que nous pouvons observer aujourd'hui, dont l'humain est un des plus beaux exemples". Message de science et d'espoir qui devrait redonner à l'homme confiance en sa propre valeur. et lui remettre la tête dans les étoiles.

Des étoiles aux dorures

La petite église de Codalet, murs rustiques et plafond blanc, curieusement orientée sud-ouest, offre de beaux jeux de soleil dans ses vitraux à cette heure entre ses quatre voûtes de pierre; là, pas de concert baroque mais une alternance de compositeurs contemporains confrontés à Schumann et confiés à de jeunes talents enthousiastes. Une sérénade d'Ernö Dohnányi, par Vanessa et Ralph Szigeti, en compagnie de Jan Riska au violoncelle, dans laquelle alternent attaques franches et douceur triste grâce à une grande maîtrise des interprètes.

De Marc-André Dalbavie un trio pour violon et cor, sorte de musique cosmique évoquant les courses d'étoiles en fuite dans l'infini. On retrouve les mêmes inter-

prêtes en compagnie de Fanny Azzuro pour deux œuvres de Schumann. Un adagio d'une infinie tendresse que Pablo Casals jouait au violoncelle, avec le cor de Matthieu Romand qui a su être discret dans un lieu si petit, offrant un grand moment recueilli et incertain.

Quant au quatuor en mi bémol majeur op. 47, il se révèle une de ces pièces de Schumann qui fait pleurer le cœur et fondre l'âme. Il est vrai que souvent Schumann sait placer le ton et donner la teinte de ce qu'il veut dire, ne rejetant en rien la puissance de l'émotion. Et l'on a envie de dire "quel joli bruit ils ont fait ensemble", tant ce moment de musique était agréable. Ille mot bruit étant ici un compliment..

Le soir même, concert en l'Abbaye Saint-Michel de Cuxa, sereine et sévère dans l'architecture apaisée de son cloître roman. Là encore, pas question d'oublier les têtes dans les étoiles, puisque le premier compositeur Bohuslav Martinů a dédié ces 5 madrigaux à Albert Einstein, qui les jouait "relativement bien" disait-il.

Trois autres œuvres interprétées par des formations différentes dont Hibakusha, création 2005 dédiée aux survivants d'Hiroshima, entre les mains de Gérard Poulet au violon et Jean-Claude Vanden Eynden au piano. Puis Schumann une fois encore regroupe en quintette Michaël Levinas, Bruno Pasquier, Hagi Shiham, et Elinavähälä. C'est Ralf Gothoni, Svetlin Roussev et Gary Hoffman qui ferment la soirée. Tous interprètes de grande valeur qui offrent aux festivaliers le meilleur de musiques, récentes ou lointaines dans lesquelles ils se livrent tout entiers. Avec bonheur.

Jacqueline Aimar



Gérard Poulet © P.A.



Les musiciens invités par le SPEDIDAM © P.A.



Michel Léthiec, directeur artistique du festival (en veste) et Hubert Reeves avec des amis © P.A.

La Chaise-Dieu

A la rencontre d'un public heureux

Ciel d'un grand bleu à la Chaise-Dieu pour un des derniers jours d'août, de cet été enfin redevenu été.

Et comme pendant tout ce festival, la foule aux terrasses pour un rapide repas avant le concert d'après-midi, des flâneurs sur les trottoirs et les placettes ; les amateurs de musique prennent visiblement le temps de vivre. Le cœur de la ville autour de son abbatale est véritablement pendant ces dix jours de plaisir musical, un centre névralgique qui concentre les villes voisines toutes affairées elles aussi autour de l'arrivée des interprètes, autour des églises ou... des œuvres choisies.

Et on entend : *"Vous êtes allée au Te Deum de Charpentier ? C'était remarquable. J'aime bien cette interprétation un peu rapide du Concert de l'Hôtel-Dieu.*

- J'ai préféré le Requiem de Verdi. Ça fait trois fois que j'y assiste. Quelle fougue et quelle puissance chez Mykola Dyadyura. Il vous secoue un peu le cœur !..."

Le public est connaisseur et visiblement fidèle. Certains s'offrent trois concerts à la suite, ou les deux concerts du jour dans deux cadres différents, l'église du Puy et ensuite l'Abbatiale.

Ce 30 août, nous avons choisi



La nef de la Chaise-Dieu © PA



Alain Krivine, chef d'orchestre © PA

Beethoven et la chambre Philharmonique placée sous la baguette d'Emmanuel Krivine.

D'abord l'ouverture d'Egmont vibrante et toute livrée à la fougue d'un orchestre jeune, parfois acide. Puis ce triple concerto de Beethoven, un peu méprisé parfois, où en dialogues successifs les instruments prennent chacun une vraie valeur suggestive. Et on retrouve à la perfection les vastes crescendos puissants de Beethoven, conduisant à des élans fiévreux, ceux de l'âme enthousiaste et romantique, suivis des étonnants contrastes qui vous mettent en état second de rêve.... L'authentique pianoforte apporté sur la tribune avec infiniment de soin manque évidemment un peu de puissance, mais dans le quatrième mouvement il exprime avec finesse le pouvoir émotionnel et tendre de l'œuvre.

Survient le morceau de gloire, la 5e symphonie, qu'on entend malgré tout assez rarement, même si elle représente le mieux le compositeur. Oserais-je dire que je ne pensais pas avoir un tel plaisir à entendre cette œuvre un peu rebattue ?

Le début est, il est vrai, trop rapide, il fait brouillon et rien n'a le temps de prendre de l'ampleur ; sans doute Krivine par cette allure veut-il mettre en évidence des mouvements en vagues, des échos puissants, faisant ainsi surgir sous l'œuvre de Beethoven des lignes mélodiques inconnues jusqu'alors.

Le plaisir, je l'ai dit a été grand à écouter cette 5e un peu hâtive mais puissante en cuivres, semblable à un grand cri de l'homme sourd et tourmenté tel qu'on le représente en un buste très célèbre ; profil à la fois ardent et buté, figure sombre de la passion souvent malheureuse.

La symphonie s'est déroulée en moi note après note car je la sais par cœur et cela a été une gourmandise volupté de la redécouvrir ainsi, violente et contrastée. **J.A.**

Le cloître de la Chaise-Dieu © P.A.

Tartuffe ... en costume de ville

Les Tartuffe existent-ils encore de nos jours se demande un homme politique présent à la première de la pièce ? Mais oui, ils sont parmi nous chaque jour, menteurs ou hypocrites, calculateurs ou intéressés, démagogues, tout de fausseté revêtus sous des dehors chattemiteux façon Rabelais.

Et qui sont-ils ceux qui pensent penser droit, les seuls bien sûr, et qui veulent imposer cette ligne aux autres?

Metteur en scène du spectacle, Brigitte Jaques-Wajman (rien ne me fera écrire ces horribles mots de metteuse en scène ou d'auteur), voulait que soit fait allusion à tous ces fanatismes dans le monde qui cherchent par des moyens tartuffiens ou violents à s'imposer dans un pays, une famille, une société. Mais, raisons politiques obligent, difficile de

parler directement de l'islam radical et d'appeler un chat, ou shah, un chat.

Il a suffi de l'évocation du personnage, tour à tour lâche et fourbe, roublard puis menteur et quasiment voleur, pour que Tartuffe récolte toute l'antipathie du public. Ce qui est déjà réussite. Bravo Molière !

Bon travail de la compagnie de théâtre, grâce à des acteurs jeunes et pleins d'élan mais en costume de ville un peu tristes ; Dorine en particulier, servante tonique et



remuante, porte-parole comme souvent de l'auteur lui-même ou Orgon, père trouble et troublé, déconcertant de mauvaise foi qui provoque l'irritation motivée des spectateurs par sa bêtise et son injustice à l'égard des siens. Irritation sur laquelle comptait Molière. Quant à l'acteur dominant, j'ai parlé du lieu, cette terrasse du château de Grignan, il a bien tenu son rôle, à la fois accueil et abri,

cachette et bel hôtel particulier, tout à coup accaparé par un Tartuffe devenu fort dans son bon droit, la possession.

Le château reprend en ces soirs de représentation théâtrale, son image de demeure noble dont on veut dépouiller une famille et que seule peut sauver une intervention royale ou... divine.

Qui nous paraît toujours aussi bancale. **J.A.**

FESTIVAL VOCHORA - SAINT-FÉLICIEN

Chœur Slovène en folie



Le chœur Slovène a été stupéfiant de virtuosité et de modernisme

Venu de Slovénie, le chœur universitaire de Ljubljana qui a reçu pour la seconde fois le grand prix européen de chant choral, méritait largement une seconde invitation en Ardèche nous a confié Gérard Lacombe, directeur du festival Vochora. Et c'était incontestable.

Les 28 choristes et les deux musiciens se sont révélés d'une qualité remarquable, parce que réellement amoureux de la musique et de ce travail si particulier nécessité par un art choral très contemporain. Partant d'Anton Bruckner (1824-1896), le programme offre au spectateur des compositeurs nés entre 1934 et 1981, qui permettent à la voix humaine d'exprimer les cris et les bruits, de raconter les murmures, les sifflements et les chuintements qui nous entourent; tout cela dans des musiques construites et rythmées, surprenantes mais décidément convaincantes. Et qui témoignent surtout de la qualité du travail accompli par ces chanteurs, dirigés depuis 2002 par Ursa Lan.

Les trois chœurs sacrés - *Three sacred choirs* d'Alfred Schnittke sont remarquables : les voix semblent sortir les unes des autres avec des effets de son et une puissance surprenante. La scénarisation du chœur qui se déplace autour de la salle et devant la scène, met en valeur certaines voix dans leur étendue ou leur vibration exceptionnelle. Un *Dies Irae* parfaitement lugubre répond à celui de

Mozart et le *Magnificat* très contemporain, se fait en aigus discordants, en forme de cris rythmés qui s'opposent et se contrarient jusqu'en écho. Quelques imitations de grégorien nous livrent des prières de moines lointains.

Le chœur semble alors pratiquer un chant immobile par un sombre continuum qui permet aux sopranos et aux aigus de se détacher.

Plus tard le chœur se rétrécit aux seules femmes célébrant les joies de l'hiver en une série de glissades sonores et de frissonnements évocateurs, dans un chant très difficile, avant cette *Annonce* ou intuition de la fin du monde dans laquelle le chœur mue son chant en une interprétation théâtrale impressionnante.

L'ensemble est accompagné par un musicien bruiteur multiple et des sons expressifs. Et l'on prend alors conscience du fait que cette étrange musique se révèle étonnamment créatrice de rêve, entraînant comme dans un film intérieur, vers un autre univers ! **J.A.**



JAZZ IN MARCIAC - AOÛT 2009

Jazz et culture à Marciac

A côté du festival de Jazz in Marciac, s'inscrit désormais toute une série d'activités annexes qui viennent valoriser le plaisir de la musique tout au long de ces 15 jours d'été.

Les granges aux belles colonnes de pierre, sont devenues lieux d'expositions derrière la mairie : on y découvre de vastes photos de cette belle région : les grands sites qui magnifient les paysages, Pic du Midi, ou les monuments remarquables, abbaye de Moissac et Saint-Lizier. Ou encore avec les Eclats d'Eole, mobiles de Christian Soucayet ex-assistant de Calder, une série de poissons et animaux fantastiques.

Et aussi, dans les salles aménagées sous les toits et donnant sur la

cour du festival, les sculptures de Nicolas Viry, Bacchus, et divers bustes saisissants dans une vérité toute latine : il faut dire que l'artiste vit en Italie et s'est formé à Carrare.

Violaine Ulmer sculpte, elle, le papier alors qu'Alice Brunello se passionne pour les mains des vignerons.

Plus proches du festival, Pierre Samson et Christophe Lier proposent des dessins de jazz au cœur des vignes, dessins au crayon sur différents supports.

Et dehors, la place carrée ceinte

d'arcades et les deux rues adjacentes où, pendant la durée du festival se concentre une partie de la vie touristique, musicale et culturelle ; sous les chapeaux blancs et pointus des tentes, toujours la même fièvre et la même animation, mode et artisanat parfois venus de loin sans oublier, dans ce pays des saveurs, la rencontre de tous les goûts et gourmandises, les foies gras et autres magrets, les vins, tous de fabrication locale et messagers de cette région pittoresque et ... délicieuse. **J.A.**

Les Eclats d'Eole, mobiles de Christian Soucayet ex-assistant de Calder



Baroque et virtuosité

En cette rentrée après festivals, on voit partout cités dans la presse, Leonardo Garcia Alarcon et la Cappella Mediterranea.

Et quel plaisir on ressent de les avoir écoutés dans la petite église jaune et bleue de Labeaume ! Et si l'on s'est demandé comment remplir à ras bord une église avec cinq voix et un clavecin, quel plaisir d'avoir eu là une réponse tout en puissance ; avec en particulier la voix de Mariana Florès, une soprano au timbre envahissant et chaleureux !

Cinq voix puissantes dans leur diversité, des voix en contrastes sur des rythmes en oscillations sous les doigts de Leonardo Garcia Alarcon au clavecin.

Au fil d'un programme varié, vont se révéler tour à tour le contre-ténor Fabian Schofrin, une autre soprano Giovanna Urrutia et Mauro Biorgoni, bariton basse, autant de belles voix que la viole de gambe, la guitare et le luth vont entourer avec tendresse.

C'est autour d'une virtuossissima cantatrice du XVII^e siècle, Barbara Strozzi (1619-1677) qu'était

constitué l'essentiel du programme de cette soirée d'été.

Fille d'un librettiste, cette élève de Cavalli a participé à un cercle musical dépendant d'un cercle littéraire très important ; on y parlait, elle y chantait. Dès lors, son activité de compositrice la fait connaître dès 1644 au travers de madrigaux bientôt suivis de motets, d'arias et de cantates.

C'est tout un éventail d'émotions qu'évoque la voix de Mariana Florès, entre *La prière à l'amour*, le *Vieil amant*, *La Passion humaine* et *Les amants malheureux*. Ainsi dans *Mes larmes*, une voix seule évoque en un chant violent et expressif grâce à des inflexions et modulations extrêmes, une véritable plainte aussi redoutable à chanter que certaines musiques contemporaines, où sont présents tous les élans de l'âme féminine, excessive et passionnée : des cris d'amour, de désespoir et de rage. Ou dans *Que peut-on faire* dont la musique venue d'un autre temps grâce à la voix puissante et parfois somptueuse joue dans les tonalités mineures, usant à l'extrême de leur nostalgie.



Les entractes ont une saveur très particulière sur le parvis de l'église

Et on découvre par la reprise finale sous les applaudissements, que ces chants nous sont déjà devenus familiers à l'oreille et que leur

grâce joue avec aisance au travers des siècles. **J.A.**

PARFUM DE JAZZ - BUIS LES BARONNIES

Cent ans pour le jazz

A Buis-lès-Baronnies on a fêté les cent ans du jazz en même temps qu'on célébrait ce festival qui, vers la fin d'août réunit des musiciens heureux. Il a plu ce soir-là, un orage, la seule fois de l'été et les choses auraient pu en être troublées, mais tout s'est très vite remis en place. Et le théâtre en gradins adossé à la salle des fêtes a très vite retrouvé fidèles spectateurs et ambiance, malgré les sièges humides.

Michel Grégoire, maire "du" Buis, a fait remarquer que cette musique un peu élitiste mais accessible à tous, offre depuis des années une excellente assise à la saison d'été, très bonne en cette année 2009. N'oublions pas que les crises ne doivent faire oublier ni la culture ni l'éducation populaire et c'est ainsi que cela se passe à Buis.

Dans cette petite ville qui met en avant le sport-nature et se veut aussi sport-culture, on projette pour 2010, rien de moins que jouer les prolongations : une deuxième semaine de jazz pour ce festival réussi.

Et nous avons admiré le travail et le dévouement des bénévoles qui agissent lors de ce festival d'été, pour en faire un moment de plaisir



La seule pluie de l'été n'a pas empêché les bénévoles de mettre en place les instruments pour le concert du soir.

autour de musiciens tels qu'Alain Brunet, pivot de l'événement, Akpé Motion, Pierre Bertrand et Marc Thomas, ou encore Nicolas Folmer et Roger Biwandu. Il faut reconnaître que le cadre très

provençal et chaleureux de ce coin des Baronnie s'accorde pleinement au tempo, aux rythmes et aux couleurs de cette musique de liberté. **J.A.**

Un excellent bilan



80 600 spectateurs ont assisté à 75 concerts payants donnés dans 10 lieux répartis dans le département (Parc du Château de Florans, Abbaye de Silvacane, Etang des Aulnes à Saint-Martin-de-Crau, Carrières de Rognes, Musée Granet à Aix-en-Provence, Château-Bas de Mimet, Temple de Lourmarin, Eglise de Cucuron, Grand Théâtre de Provence à Aix-en-Provence, Théâtre des Terrasses à Gordes).

17 concerts gratuits ont été offerts par les ensembles en résidence, dont 11 dans le cadre de la Route de la Durance aux Alpilles.

Plus de 400 artistes !

67 pianistes, 3 clavecinistes, 1 organiste, 2 pianofortistes, 7 orchestres, 1 orchestre d'harmonie, 2 chœurs, 2 Big Band, 1 ensemble baroque, 6 chefs d'or-



Brigitte Engerer © Wikimedia

chestre, 1 chef d'harmonie, 1 chef de chœur, 7 violonistes, 4 violoncellistes, 1 altiste, 2 contrebassistes, 1 accordéoniste, 1 flûtiste, 1 vibraphoniste, 3 trompettistes, 3 percussionnistes, 2 batteurs, 2

chanteuses soprano, 1 chanteuse flamenco, 2 récitants, 1 baryton ... composent un impressionnant inventaire musical à la Prévert.

Une couverture médiatique importante

Le festival de piano de la Roque d'Anthéron est la plus importante manifestation pianistique en Europe. Il en découle une couverture médiatique très importante. Tout d'abord, ce sont 32 concerts enregistrés pour le programme musical de France Musique, dont 18 concerts diffusés en direct et 14 concerts diffusés en différé. 1 concert a été filmé et retransmis en direct par la chaîne Mezzo.

A cela s'ajoute plus de 20 annonces et reportages télévisés par France 2 (Vivement Dimanche du 06.09.09 : invitée Brigitte Engerer) / France 3 (le 19/20 +

Soir 3 + le 12/13 + 3 reportages distincts par Alain Duault) / Portrait de Brigitte Engerer dans le 19/20 du 8 Aout) / France 3 Méditerranée (le 19/20 + le 12/13) / Pink Tv / Arte / Tv5 Monde (2

reportages) / Euronews / Itv (annonce) / Lci (annonce) / Mezzo (diverses annonces) / Direct Huit (annonce)...

La 1e chaîne Allemande Wdr / Rtbf Television / Ma'ariv (chaîne Israélienne : annonce du concert d'Iddo Bar-Shai)

Les radios ne sont pas en reste

70 reportages radio en France : France Musique / France Culture / France Inter / France Info / Radio Classique / Europe 1 / Rtl / Le Mouv' / Rmc / Radio Polonaise / Tsf / France Bleu Provence / France Bleu Azur / France Bleu Aix / France Bleu Arles / Radio Nostalgie / Radio Dialogue / Radio Maritima / Rcf National / Radionova / Radio Libertaire / Radio Judaica Lyon / Radio Shalom / Radio Communauté Juive / Fréquence Protestante / Radio Notre Dame / Radio Zinzine... et 8 émissions de radio en direct sur France Musique « Le magazine de l'été » présenté par Arnaud Merlin du 5 au 7 août et par Stéphane Grant du 10 au 14 août 2009

2 émissions de radio en direct sur France Culture « Lumière d'août » animée par Sophie Nauleau les 30 et 31 juillet.

Des médias de tous pays s'intéressent au festival

40 reportages radio dans le Monde dont Italie (8 reportages : Radio Vaticana/Radio, Classica/Rai Radio 3 / Radio Della Svizzera Di Lingua Italiana) ; Belgique (RTBF / BRT / BRF/ Radio Judaica Bruxelles) ;

et en Grande-Bretagne, Allemagne, Espagne, Portugal, Luxembourg, pays-Bas, Autriche, Suisse (Radio Suisse romande espace 2/Radio Suisse romande la 1e), Israël, Russie, Japon...

Le 30e Festival International de Piano se déroulera du 23 juillet au 21 août 2010.

info@festival-piano.com

http://www.festival-piano.com

Fin du festival de l'Escarène ?

Il semblerait que le festival de musique baroque de l'Escarène ne verra pas une 20e édition.

“j'ai proposé, en mes qualités officielles de directeur depuis 19 ans et de fondateur en 1991 du Festival de Musique Ancienne de l'Escarène et du Paillon, que cette manifestation soit arrêtée à sa dix-neuvième édition pour les motifs suivants :

- environnement devenu trop défavorable (vétusté et manque de sécurité de l'Eglise St Pierre ; circuits électriques devenus tout à fait défectueux, mauvaise hygiène constante liée aux ouvertures dans la toiture, WC publics voisins toujours inentretenus, place de l'église non-piétonne) avec en outre le démarrage des travaux de restauration automne 2009 la rendant inopérante pendant 3 à 4 ans.
- pas d'attraits touristiques (créés depuis 1991) de proximité.
- simultanéité problématique avec le Femto en termes de lisibilité.
- manque d'investissement sur le terrain de la municipalité qui, malgré ses 11 500 euros de subvention annuelle allouée, participe trop peu à la communication sur l'événement (pour exemples parmi d'autres: chaque année ; 20 médias, 5000 programmes distribués sur 21 points-clés, 300 affiches A3, tous 3 gérés directement par mes soins et ce, depuis 19 ans) et ne s'investit pas suffisamment à hauteur de ce dernier (accueil du public, sensibilisation des administrés, etc).
- toujours pas de capacité d'hébergement sur place prévue et en bonne et due forme pour les musiciens.

- peu d'attrait d'une vingtième édition rétrospective forcément réductrice et *peau de chagrin* et impossibilité d'élever significativement le niveau de la programmation.
- ma volonté clairement affichée (et j'ose clairement penser légitime) de ne pas changer l'identité de cette manifestation, découvreuse de talents, et que j'ai patiemment construite.

En raison des éléments évoqués ci-dessus (et ce n'est pas faute d'en avoir maintes fois informé les autorités), il a donc été décidé d'un commun accord avec le Président de l'Association des Amis de l'Escarène, de mettre un terme au Festival de Musique Ancienne de l'Escarène et du Paillon à sa 19ème édition.”

Denis Barraya

Ingenieur Principal

Docteur Es-Sciences en Géochimie

Humoristes en devenir

A Tournon, il y a les "grands" et les "petits". Les artistes consacrés et les artistes en devenir. Il est très intéressant de suivre les soirées découvertes au cours desquelles se produisent des comédiens en lice pour décrocher un des fameux Bouffons, traditionnels prix décernés tant par le jury que par le public

Noëlle Perna, *Mado la Niçoise*, en gala d'ouverture, Eric Collado et Gérard Dahan en fermeture du festival, les comédiens confirmés et adorés du public, ne font pas eux seuls le festival des Humoristes de Tournon et Tain l'Hermitage. Ils sont déjà l'assurance d'excellentes soirées et jouent à guichets fermés devant un public fidèle depuis 20 ans.

Entre le premier et le dernier jour du festival d'une semaine, il faut compter ... 11 jours. Non pas que l'on ne sache pas compter aux pieds des côteaux couverts de vignes, mais depuis quelques années les organisateurs ont le bon goût d'offrir des spectacles dans les communes voisines. Tout à la fois pour démocratiser réellement le spectacle vivant et pour promouvoir la semaine festivalière proprement dite.



Jean-Christophe Dejean, pianiste d'Agnès Pat', Yann Guillaume, Donel Jack's man, Jypey, Grand Prix 2009, lors de la seconde Soirée découvertes

Le festival de villes en villages

St-Jean-de Muzols, Colombier le Vieux, Lamastre, Mercuriol, St-Félicien, la Roche de Glun, se succèdent la semaine précédant le festival pour recevoir aussi bien des comédiens en devenir que des routiers confirmés de l'humour. Eric Collado, Topick, coup de cœur du jury du festival 2007, sont les locomotives de ce festival de villes en villages et entraînent la Cie Felixval, Thierry Nadalini, Annadrey et Joseph Cantalou dans leur sillage.

Des spectacles tout au long de la semaine

Les Humoristes ne se cantonnent pas aux soirées du Ciné-théâtre de Tournon ou de l'Espace Rochegude de Tain l'Hermitage. Chaque après-midi des spectacles gratuits pour le jeune public sont joués en différents lieux. Le soir, deux spectacles peuvent avoir lieu simultanément à Tournon et à Tain l'Hermitage. On y retrouve des comédiens confirmés - venus de Suisse

(Bergamote), de Belgique (Jérôme de Warzée, Okidok), Warren Zavatta, Les Sea Girls, Les Pestes - et qui font tous salle comble.

Les Soirées découvertes, tremplin pour la gloire

Ce sont deux soirées particulières au cours desquelles des talents en devenir passent sous les feux de la rampe pour tenter de décrocher un bouffon, à savoir le Grand Prix du festival (Crédit Agricole Sud Rhône-Alpes), le Prix de l'appellation Saint-Joseph - Christian Varini, le Prix du public - villes de

Tournon -Tain l'Hermitage. Des Bouffons qui sont autant de sésame pour s'imposer dans la profession d'humoristes riche en concurrents.

Cette année, Aurélien Portehaut, Lény Sellam, Chris, Baptiste, Agnès Pat', Donel Jack's man, Yann Guillaume et Jypey étaient en lice au cours de deux soirées où le public est autant spectateur qu'examineur.

Sont sortis du mot Yann Guillaume, remplaçant au pied levé Gaspard Proust empêché, et Jypey. Le premier a présenté une version désopilante de la Bible et a livré un humour très personnel. Jypey remporte le Grand Prix grâce à une diatribe plaisante des travers de notre société et en particulier du code de la route et à une bonne imitation de Sarkozy.

L'édition 2009 ? Un fameux cru bienvenu dans un monde en crise et au moral le plus bas.

Pierre Aimar

Les Lauréats 2009

Grand prix du festival Crédit Agricole Sud Rhône-Alpes :
Jypey

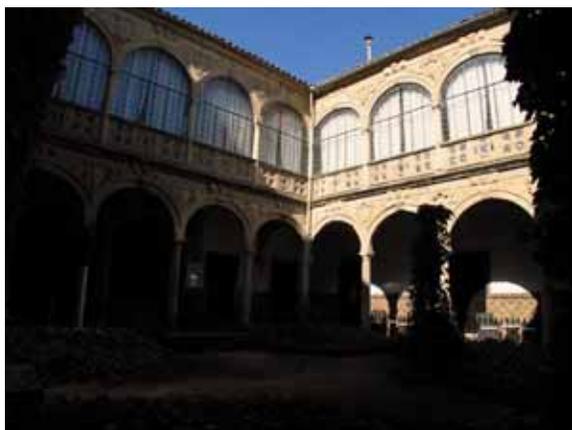
Prix de l'appellation Saint-Joseph/Christian Varini : **Chris**

Prix du public villes de Tournon sur Rhône / Tain l'Hermitage :
Baptiste

Palacio de la Rambla, Château de Gissac, AC Hotel

*Comment ne pas se ruiner tout en profitant de la vie de château ?
En découvrant les très bonnes adresses des journalistes de Sortir ici et ailleurs.
Ils ont testé pour vous trois adresses hors normes ...*

Palacio de la Rambla à Ubeda (Espagne)



Palacio de la Rambla © Pierre Aimar

Ubeda est une ville Renaissance d'Andalousie. Un pur joyau d'architecture dont le centre historique a été préservé et connaît encore d'importantes restaurations.

Ubeda est perdue au milieu de dizaines de milliers d'hectares d'oliviers. Les propriétaires des anciennes latifundias ont construit de nombreux palais dans cette cité, laissant à leurs régisseurs le soin d'habiter les *maisons de maîtres* perdues au cœur des oliveraies.

Le Palacio de la Rambla est un de ces hôtels particuliers ouverts à l'accueil des voyageurs. On remarquera que le terme *touriste* est ici remplacé par celui de *voyageur*, car il faut savoir voyager lorsqu'on décide de vivre quelques temps en Andalousie.

Il faut savoir se hâter le plus lentement possible, savoir *perdre son temps* dans la contemplation, aimer se perdre sur les chemins des oliveraies, aimer le silence du patio Renaissance du palais, goûter à la plénitude des petits matins sous l'ombre claire des ifs du jardin privé.

Huit chambres en tout et pour tout dans ce palais propriété de la Marquise de la Rambla. (Rambla qui n'a rien à voir avec les Ramblas vulgaires de Barcelone,

mais avec le nom d'une très ancienne famille noble : titre créé par Carlos II par décret du 29/07/1682 en faveur de José San Vitores de la Portilla y Alonso de Maluenda, 1er marquis de la Rambla.)

Les chambres sont vastes (30 à 50 m²) et richement décorées et meublées. Bien sûr, il y a tout le confort que l'on peut attendre au XXI^e siècle.

Surtout, il n'y a personne pour vous déranger. On peut lire ou dessiner dans le promenoir dans le plus parfait silence. Il faudra recourir à la petite sonnette près du minuscule bureau d'accueil pour qu'apparaisse mystérieusement une personne toute dévouée pour répondre à vos desideratas. **P.A.**

Tél (34) 953 750 196

Château de Gissac (Sylvanès)

Autre surprise que nous a réservée notre périple de l'été : le château de Gissac situé en toute simplicité à Gissac dans le département de l'Aveyron.

Tout d'abord, il s'agit d'un véritable château comme il en existe en fait beaucoup dans ce Massif Central. La bâtisse est en parfait état et, sur son promontoire, le silence est maître des lieux. Si le silence est troublé, cela peut être le



Château de Gissac © Pierre Aimar

fait des musiciens qui se produisent au fameux festival de Sylvanès. Ce qui n'est plus un trouble mais un cadeau des dieux.

L'accueil y est charmant, sans façon, comme seuls les authentiques châtelains savent rester sim-

ples et proches de leurs hôtes. Les amateurs d'architecture apprécieront à sa juste valeur l'escalier d'honneur à simple volée qui s'ouvre sur une double volée.

Pierre Aimar

Tél. 05 65 98 14 60

AC Hotel (Burgos, Espagne)

C'est vraiment la plus belle découverte de l'été ! La chaîne AC Hotel met tous les codes habituels à bas et instaure l'hôtel de luxe à low cost ! Insensé, mon cher Watson, voilà que l'on dispose d'hôtels de très grande qualité pour 60 ou 80 euros la nuit. Et ce ne sont pas des promotions de temps de crise, la carte d'Espagne avec les implantations des AC Hotels est affichée dans les ascenseurs ... avec les prix de chaque hôtel : de 60 à 90 euros.

Comme on peut le voir sur notre photo, ce sont des hôtels de centre ville qui occupent de beaux et anciens immeubles dont on a gardé l'enveloppe. A l'intérieur, après excavation et construction de parkings en sous-sol, ce sont des étages de chambres très design qui disposent toutes de fenêtres donnant sur de somptueuses perspectives.

AC Hotel joue la carte du 4 étoiles Luxe à bas prix et il est possible

d'être restauré à n'importe quelle heure de la nuit ! Comme dans un vrai palace mais pour le prix d'un Formule 1 en France.

La France des vacances est toujours trop chère ... pour les français. Allez hop ! passons les Pyrénées. **P.A.**

Tél (34) 947 257 966



Renoir au XXe siècle

« Je commence à savoir peindre. Il m'a fallu plus de cinquante ans de travail pour arriver à ce résultat, bien incomplet encore » Pierre-Auguste Renoir (1841-1919) en 1913



Pierre-Auguste Renoir, Terrasse à Cagnes, 1905, huile sur toile, 46 x 55,5 cm © Bridgestone Museum of Art, Ishibashi Foundation, Tokyo

La galerie Bernheim-Jeune à Paris présente une importante exposition de ses oeuvres, parmi lesquelles de grands nus peints au tournant du XXe siècle. C'est une révélation.

Guillaume Apollinaire fait alors l'éloge de celui qu'il considère comme «le plus grand peintre vivant» : «Renoir grandit continuellement. Les derniers tableaux sont toujours les plus beaux. Ce sont aussi les plus jeunes».

« Impérissable jeunesse » en effet, pour reprendre la formule admirative de Thadée Natanson en 1896, qui voit Renoir jouir d'un prestige incontesté sur la scène artistique du début du XXe siècle.

A l'instar de ses contemporains et amis Paul Cézanne et Claude Monet, Renoir est une référence pour de jeunes générations d'artistes. Pablo Picasso, Henri Matisse, mais aussi Pierre Bonnard ou Maurice Denis professent leur admiration pour le maître, et en particulier pour sa «dernière manière», celle du tournant du XXe siècle. De grands amateurs de l'art moderne, tels Leo et Gertrude Stein, Albert Barnes,

Louise et Walter Arensberg ou encore Paul Guillaume, collectionnent Renoir aux côtés de Cézanne, Picasso ou Matisse. Depuis, l'appréciation du « dernier Renoir » a bien changé : les tableaux de cette période sont peu connus et souvent mal aimés. Après les combats de l'impressionnisme Renoir prône le retour au dessin et du travail en atelier, en référence avouée au passé. Ce moment de crise et de tâtonnement s'achève à l'orée des années 1890, qui ouvrent la voie à la reconnaissance publique institutionnelle et commerciale de l'artiste. Sans renier l'impressionnisme, Renoir invente alors un art qu'il veut classique et décoratif. «Peintre de figures» comme il aime à se définir, Renoir affirme tout particulièrement ses préférences pour le nu féminin, le portrait et les études.

JA.

Jusqu'au 4 janvier 2010

De Byzance à Constantinople



Byzance, devenue Constantinople puis Istanbul, est depuis sa fondation un lieu de croisements et un point de rencontre des cultures. Sa situation géographique en fait un carrefour continental autant que maritime, comme le confirment les fouilles entreprises en 2004 lors du creusement du tunnel sous-marin du futur métro.

Chronologique, l'exposition décrit les différentes phases de l'histoire de la Ville. Occupé depuis la période paléolithique, le site trouve son importance

grâce au Bosphore et l'existence du port, est attestée depuis huit mille ans. Viennent ensuite Byzance, fondation grecque au VIIe siècle avant J.C, puis l'occupation romaine et ses.

En 330, à la suite de la scission entre les empires romains d'Orient et d'Occident, la ville devient capitale sous le nom de Constantinople, en hommage à l'empereur Constantin et conserve sa position de centre commercial, politique, militaire et religieux jusqu'à la fin du Moyen Âge.

La ville antique est modernisée : le port, les murailles, les artères, le forum; l'hippodrome, le palais, Sainte-Sophie, se complète des implantations vénitienne et génoise de Galata.

L'exposition rassemble environ trois cents objets des collections publiques turques, françaises et internationales. En épilogue, une place privilégiée est réservée au port de Théodosie récemment découvert sur le site de Yenikapi, au centre d'Istanbul, future station du métro qui reliera les rives européenne et asiatique du Bosphore.

Jusqu'au 25 janvier 2010

D'Hermès au SMS

Comment imaginer un monde sans communication, une vie sociale sans nouvelles ni informations? Et la lettre au Père Noël alors, que devient-elle? De l'antiquité grecque à notre révolution numérique et électronique, le message n'a cessé d'évoluer, en forme et en moyens de transmission.

C'est l'histoire de la communication entre les hommes et de leur génie à inventer de nouveaux supports et moyens pour correspondre que présente cette exposition.

Hermès ; le messager des dieux de l'Olympe, accueille le visiteur et le guide au travers des différents supports, du parchemin roulé, au pli, à la carte postale, au télégramme et jusqu'au sms.

On y voit aussi les tech-

niques de pliage, les sceaux à cacheter et les enveloppes, certaines devenues des oeuvres d'art avec Mallarmé, le facteur Pioche et certains artistes contemporains.

Sans oublier les boules de Moulins, microfilms, correspondants de guerre et... les pigeons bien sûr. Et les messages miracles récupérés après un accident d'avion ou jetés du train par les déportés.

Sans oublier les transmissions, le télégraphe de Chape, le morse et les pneumatiques... jusqu'au téléphone ce petit miracle, qui reçoit et affiche les textes instantanément.

Il n'y manque encore que les messages venus de l'espace. Ceux qu'on attend encore et qu'on redoute peut-être.

Jusqu'au 6 mars 2010, 01 42 79 24 24



LE HAVRE - MUSÉE MALRAUX

Merveilleux nuages

Autour des études de ciel d'Eugène Boudin. Hommages et digressions

Cette manifestation autour du thème des nuages, regroupe 160 œuvres et propose une réflexion sur la postérité de l'iconographie des nuages, dans la photographie du milieu du XIXe siècle jusqu'à nos jours.

La genèse de cet événement, provient des collections permanentes du musée où se dénombrent environ 300 œuvres d'Eugène Boudin représentant des études de ciels complétés par des

prêts provenant du Musée d'Orsay

Le premier volet de l'exposition examine la conquête de ce sujet par la photographie au XIXe siècle.

En effet, à partir du milieu du XIXe siècle, tandis que Boudin consigne méticuleusement dans ses études les plus infimes variations atmosphériques, les

photographes, aux prises avec ces mêmes nuages, inventent toutes sortes de subterfuges pour tenter d'en capturer les valeurs insaisissables.

D'abord escamotés ou surexposés, les ciels, objets de prises de vues séparées, sont ensuite rapportés dans les paysages au moment du tirage. Cette approche naturaliste du sujet est illustrée par une sélection d'œuvres de Boudin, à laquelle sera associée un choix de photographies précoces de Charles Maville, Charles Nègre, Gustave Le Gray, mais aussi des héritiers de la tradition de la

peinture de paysage réaliste comme Félix Thiollier ainsi que des pictorialistes : Hans Watzek, Annan James Craig... **J.A.**

*Jusqu'au 24 janvier 2010,
Musée Malraux
2, boulevard Clemenceau
76600 Le Havre
Tel. : 02.35.19.62.77*

*Illustration
Eugène Boudin, Etude de ciel,
vers 1885-1895, huile sur bois,
Le Havre, musée Malraux.
© Florian Kleinfenn*

De la scène au tableau

David, Degas, Delacroix, Hayez, Gustave Moreau, Toulouse-Lautrec, Vuillard ...



Des peintres certes différents, mais qui partagent le goût des arts de la scène. Quel rôle le théâtre et

l'opéra ont-ils joué dans la production artistique de ces grands maîtres et dans l'évolution du cadrage de leurs peintures?.

Dans quelle mesure leur art a-t-il influencé les devenir de la production

artistique ?

Réunies au musée Cantini, peintures, dessins et maquettes de décors issus d'institutions et de collections prestigieuses du monde entier : Allemagne, Australie, Autriche, Canada, Etats-Unis, Grande-Bretagne, Hongrie, Italie, Suisse... mais aussi de France avec des chefs-d'œuvre de Daumier, Degas, Toulouse-Lautrec, exceptionnellement prêtés par le Musée d'Orsay, et un très bel ensemble de tableaux de Gustave Moreau, artiste passionné par l'espace scénique.

Il s'agit de mettre en évidence la portée directe du théâtre ou celle, plus subtile, de la théâtralité, sur la peinture et de les replacer dans une perspective historique.

Du néoclassicisme de David ou de Guérin jusqu'à l'abstraction du jeu scénique d'Appia ou de Gordon Craig, les grands mouvements de l'histoire de l'art ont influencé le théâtre et l'ont ouvert, au XXe siècle, avec l'indéniable contribution des mouvements symboliste et nabis de Gustave Moreau et Maurice Denis.

Les réformes successives de l'art théâtral, depuis la fin du XVIIIe ont également joué un rôle sur les évolutions de la peinture. **J.A.**

Jusqu'au 3 janvier 2010
Musée Cantini, 19 rue Grignan
13006 Marseille

Splendeur de l'enluminure



En ce 600e anniversaire de la naissance du roi René, duc d'Anjou (1409-1480), la ville d'Angers présente l'exposition *Splendeur de l'enluminure, le roi René et les livres*.

Cette exposition rassemble les plus beaux manuscrits enluminés originaux possédés par le roi René ou ses plus proches parents.

En présentant la première exposition temporaire dans la galerie de l'Apocalypse, la Ville d'Angers prend la mesure du formidable patrimoine écrit dont la cité angevine fut le berceau à la fin du Moyen Âge et se donne l'ambition de le rassembler pendant trois mois dans le monument même où une grande partie des œuvres exposées ont vu le jour.

Afin de proposer au visiteur une rencontre inédite avec le patrimoine écrit, quarante sept manuscrits et feuillets peints provenant de vingt prêteurs de tous les horizons, sont exposés. Vingt-trois de ces œuvres sont présentées pour la première fois au public français ; récits, romans, ouvrages d'histoire de botanique ou de sciences naturelles, et aussi traités moraux ou mystiques, l'ensemble replacé dans son contexte culturel.

Jusqu'au 3 janvier 2010

AMSTERDAM - MUSÉE VAN LOON

Six panneaux peints par Jurriaan Andriessen Enfin restaurés !



Six panneaux peints par Jurriaan Andriessen et laissés de côté faute de moyens, viennent enfin d'être restaurés.

Après un minutieux travail de restauration, cet ensemble est à nouveau offert au regard du public et présenté à la faveur de l'exposition « Jurriaan Andriessen (1742-1819) une vue splendide », première exposition monographique consacrée à ce grand artiste. Associés à cet événe-

ment, le Rijksmuseum et les archives de la Ville d'Amsterdam montrent à cette occasion des œuvres jamais dévoilées au public.



Artiste reconnu du 18e siècle, Jurriaan Andriessen réalise ces panneaux en 1780 pour le château de Drakensteyn où vécut la Princesse Beatrix avant son accession au trône.

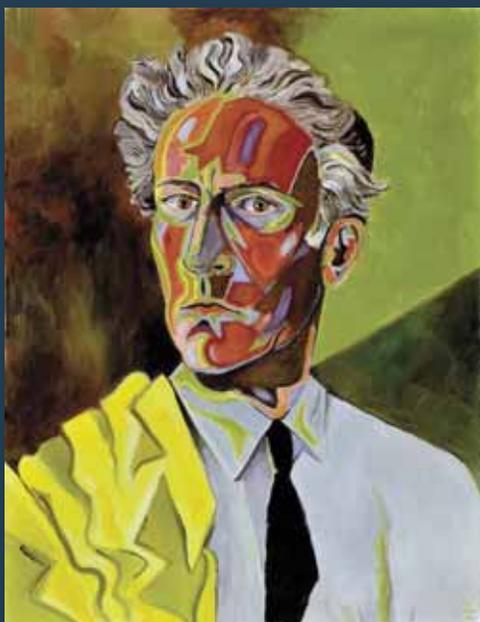
Éléments de décoration à la mode dans les riches demeures des Pays-Bas au 18e siècle, ces panneaux représentent des paysages inspirés de l'Arcadie et de la Hollande et offrent une perspective illusionniste au regard des visiteurs. dans de tendres couleurs traduisant une qualité merveilleuse de la lumière.

Faute de moyens, cet ensemble qui avait subi de nombreux repeints, n'a pu, à l'époque de son acquisition être correctement restauré bien qu'il ait subi des altérations qui avaient gommé toute sa fraîcheur.

Une dotation de la Fondation BNP Paribas d'un montant de 30 000€ a permis aux œuvres de Jurriaan Andriessen de retrouver toute leur splendeur et leur éclat.

Du 2 octobre au 4 janvier 2010

Jean Cocteau et la Méditerranée



Jean Cocteau, Autoportrait à la veste jaune, 1952, huile sur toile 66 x 50 cm, collection Fondation Regards de Provence.

Superbe exposition pour ce 120e anniversaire de la naissance de Jean Cocteau: la fondation Regards de Provence a en effet souhaité rendre hommage à l'initiateur de toutes les avant-gardes et à un créateur exceptionnel qui, au travers d'une vie artistique passionnante a révélé sa passion pour le monde

méditerranéen, source d'une obsédante et généreuse inspiration.

Par ailleurs, les références à l'histoire de l'art et à l'actualité chez Cocteau montrent comment la curiosité et une immense culture ont fait de lui un personnage incontournable du XXe siècle.



Jean Cocteau, Le Gabier de vigie, coupe 25 cm diamètre, terre blanche angobe gris-anthracite, regratté blanc, émaux vert et noir, collection Atelier Madeline-Jolly.



Jean Cocteau, Les gardiens de l'Olympe, bijou pendentif sur cercle 6,5 x 3,5 cm, bronze sablé et doré à l'or fin, collection Atelier Madeline-Laupin.

L'exposition Jean Cocteau et la Méditerranée présente 120 dessins et peintures, tapisseries, céramique et bijoux.

Cocteau essentiellement connu comme poète et romancier puis dramaturge et cinéaste n'a cependant jamais cessé de dessiner tout au long de sa vie : *"mes dessins sont de l'écriture dénouée et renouée autrement"*.

Cet événement met en évidence l'importance de la Méditerranée dans sa vie et sa présence dans toutes ses recherches, dans tous ses moyens d'expression. La Côte d'Azur, l'Espagne, l'Italie et la Grèce ont été des terres d'inspiration pour l'artiste. Sa

féconde imagination se mêlant à la joie de la création et sa production généreuse et passionnée, glorifient cet infatigable créateur, dessinateur de toute une vie, doué à la fois d'une très grande facilité de trait et d'une riche sensibilité. Il pratiqua les techniques plastiques les plus diverses, abordant la peinture, les différentes formes de l'estampe, la tapisserie, et à la fin de sa vie, la fresque et la céramique où son univers poétique s'exprime librement. **J.A.**

Jusqu'au 24 janvier 2010
Palais des Arts, 1 place Carli,
13001 Marseille
Tél. : 04 91 42 51 50 regards-de-provence@wanadoo.fr
www.regards-de-provence.org

Poétique du Chantier

« Poétique du chantier », drôle de titre pour une exposition d'art contemporain et pluridisciplinaire qui met « en chantier » l'ancienne résidence des comtes de Genève montrant la ruine et le chantier, de la Tour de Babel à Ground Zero, la figure de l'ouvrier bâtisseur le chantier comme work-in-progress. Avec ses ouvriers en bleu de travail, ses panneaux signalétiques, son ballet de grues et de pelleuses, le chantier offre tous les jours un étonnant spectacle de rue où se manifeste sans cesse la transformation du monde.

Mais c'est aussi un cadre de nuisance sonore, de poussière et de travail souvent dur et physique et qui devient le soir, terrain vague mal éclairé, plein de recoins d'ombre, très vaguement inquiétant.

Devenu élément essentiel du paysage urbain, il révèle une réalité complexe et ambivalente. Avec quatre-vingts œuvres d'environ soixante artistes, cette exposition ludique et réflexive interroge le chantier comme image du monde en transformation, et comme métaphore de la création artistique. Rendue possible par des prêts exceptionnels, l'exposition inclut enluminures médiévales, tour de Babel du XVI^e siècle, tableaux de ruines d'Hubert Robert ou de Giovanni Paolo Pannini.

Elle s'attache également à interroger le musée et le chantier perpétuel de ses propres collections.

du 27 novembre au 4 avril

Les rois ont perdu leur couronne pour un chapeau

Au terme du processus créatif qui mêle à la fois l'observation et la mémoire, le hasard et la détermination des affects, sa peinture évolue par ensembles successifs vers un univers extrêmement homogène.

Ni tout à fait abstrait, ni pleinement figuratif, son œuvre se partage entre dessin et peinture, l'artiste hésitant toujours, et volontairement, entre peinture et dessin. C'est justement sur cette indécision fondamentale qu'il bâtit son travail.

Sa peinture s'affirme au travers de séries, de variations sur les Planètes, les Jardins, les Arbres, les Bateaux-feux, les Veilleurs, les Mains, les Rois, les Nuages... L'inspiration de Dilasser lui vient tout d'abord en grande partie de Roger Bissière dont l'œuvre puise ses sources dans la « sensation », cette quête de l'universalité retrouvée du langage de la peinture qui l'intéresse au plus haut point. Cette forme de curiosité le rapproche également de certains foyers de créations comme Cobra avec Jorn ou l'Art Brut et Dubuffet.

L'exposition prend place au sein du musée dans les rétrospectives consacrées aux artistes aquitains et français du XX^e siècle, tels Bissière, Louttre.B, Boissonnet, Lagoutte...

François Dilasser a su constituer, en l'espace de quatre décennies, un univers personnel, à la fois simple et complexe.

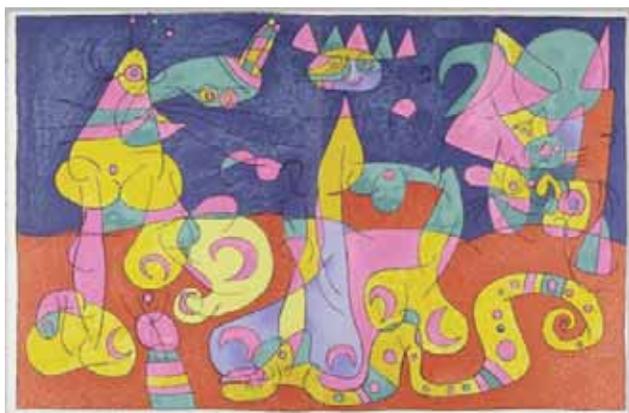


A la fin de l'expo le peintre se propose de faire don au musée d'une peinture de grand format qui vien-

dra s'insérer dans la collection XX^e siècle.

Jusqu'au 31 janvier 2010

Miró et Tériade, l'aventure d'Ubu



Joan Miró (1893-1983) figure incontournable du surréalisme et de l'art moderne, se sentait très proche du poète et romancier Alfred Jarry (1873 -1907), dont il appréciait le génie et l'humour, au travers de ses personnages burlesques.

En 1888, Jarry invente le personnage d'Ubu. Pour Miró, cette figure monstrueuse est un triste écho de la réalité du régime franquiste espagnol. Illustrer Ubu sera pour Miró un véritable moyen de prendre position sur un mode satirique et ironique, afin de dénoncer la naissance et la folie d'un monstre incontrôlable.

L'exposition présente une centaine de pièces consacrées à Ubu – réali-

sées par Miro et pour certaines, éditées par son ami Tériade. Elle fait se croiser les livres illustrés, la gravure, la calligraphie, la sculpture, le théâtre et son décor et les costumes peints par Miró, le jeu d'acteurs, des photographies et des films sur Miró et Ubu. C'est également l'occasion pour le musée départemental Matisse de mettre en valeur un nouveau pan de la donation Alice Tériade : les livres de peintres (entrés en 2002) et la céramique Ubu.

Jusqu'au 31 janvier 2010

T. 33 (0)3 27 84 64 50

Esthétique des pôles, le testament des glaces

Groenland, Spitzberg, Sibérie, Antarctique... Autant de noms qui évoquent le froid, la glace et les explorateurs en perdition. Jean-Baptiste Charcot qui parcourut les mers des deux pôles fut d'ailleurs victime d'une pathologie que sa formation de médecin avait quelques difficultés à diagnostiquer : « *d'où vient, disait-il, l'étrange attirance de ces régions polaires, si puissantes, si tenaces, qu'après être revenu on oublie les fatigues morales et physiques, pour ne songer qu'à retourner vers elles ?* »

Terres de liberté fantasmée où les fantaisies humaines n'ont plus de limites, zones arides où l'homme ne peut que survivre, espaces « vierges » symboles des ravages causés par l'être humain à notre planète, les Pôles sont devenus au fil des témoignages, récits, cartes et documentaires qui ont émaillé leur découverte et leur exploration, un objet paradoxal dont la « réalité » se nourrit tout autant de l'imaginaire collectif que des données scientifiques, géographiques et ethnologiques. Mais les régions polaires sont

aussi une maladie incurable et une drogue aux pouvoirs hypnotiques, un espace hostile où l'homme est confronté à son moi profond, à sa magnificence et à sa petitesse.

Dans notre société où chaque chose et chacun est à sa place où le temps, la lumière et l'espace sont devenus des denrées chiffrées et monnayables, l'horizon sans fin des pôles fascine et s'offre comme un ultime refuge pour les belles utopies, pour les « valeurs » de nos

pères à jamais disparues. Ces espaces sont aussi parmi les derniers où effort humain et dépassement de soi prennent tout leur sens, où l'élan primitif qui sommeille au plus profond de chacun de nous vient bousculer l'assurance de notre confort et de nos habitudes.

Ces motivations antagonistes - où romantisme et pensée écologique ne sont pas en reste - ont certainement quelque chose à voir

avec l'engouement actuel des artistes pour ces territoires en voie de disparition.

Désarroi profond face à un monde en mutation ou désir d'exotisme aventureux sont les deux alternatives (parfois antagonistes, parfois complémentaires) entre lesquelles oscillent les œuvres présentées dans cette exposition. Qu'elles prennent la forme du journal intime, du livre de bord ou du documentaire, qu'elles proposent une exploration physique, symbolique ou une expérimentation scientifique, elles tissent un réseau d'images, de sons et de mots où voyage initiatique et utopies sociales se rejoignent, où l'être redevient humain.

La conception de cette exposition s'est nourrie de nombreuses lectures : romans, essais, carnets d'exploration. Son titre se veut aussi un hommage aux belles réflexions d'Emmanuel Hussenet et Michel Onfray sur ces très hautes latitudes.

Jusqu'au 27 février



Joachim Koester, Nordenskiöld and the Ice Cap, 2000
CNAP - FNAP, Paris © photo : CNAP, Paris / Courtesy Galerie Jan Mot, Bruxelles

BOURG-EN-BRESSE - MONASTÈRE ROYAL DE BROU

Zoran Music, apprendre à regarder la mort comme un soleil

Le musée de Brou consacre une exposition temporaire à Zoran Music (1909-2005), peintre contemporain marqué par sa déportation à Dachau.

Jouant sur la lumière, à la recherche d'un essentiel intemporel passant par le dépouillement des formes, l'esprit de son oeuvre entre en résonance forte avec le monastère de Brou, lieu funéraire et monastique. La dimension éminemment européenne de l'artiste, polyglotte d'origine slovène qui travaillait à Venise et Paris, et se vivait comme un éternel exilé (il se surnommait *Il Viandante*, le *passant* en italien), rencontre également celle du chantier artistique de Brou, croisement d'artistes brabançons, français, italiens, allemands... Cet homme silencieux explora différents thèmes, tout en leur donnant toujours une grande profondeur humaine.

L'exposition de Bourg-en-Bresse est la première rétrospective en France depuis la mort de l'artiste qui aurait eu 100 ans cette année. En effet peu d'expositions récentes lui ont rendu

hommage en France, la dernière remontant à 2000 au musée Cognacq-Jay à Paris.



Si toutes les périodes de sa carrière sont évoquées, un accent particulier est porté sur les *Motifs végétaux* et les *Intérieurs d'église*, deux séries sublimes, jusqu'ici assez peu mises en valeur dans les expositions temporaires.

Le parcours de cette exposition se veut à la fois thématique et chronologique. On y rencontre d'abord les paysages dalmates et italiens, dans lesquels l'artiste redécouvre la joie de vivre et la liberté symbolisée par le cheval. Des paysages italiens, il peint la beauté sauvage avec des pigments naturels; qui le rendent proche de l'art pariétal ou des premières fresques italiennes, au delà des modes.

Tourné vers l'introspection, recherchant le silence, Music s'intéresse ensuite aux paysages semi désertiques, pérennes au delà des saisons. Dans les années 1970 il peint beaucoup de rochers au travers desquels se devinent les charniers des camps de concentration

Jusqu'au 10 janvier 2010

Zoran Music. Nous ne sommes pas les derniers, Musée des Beaux-arts de Dijon, 1974

Enquêtes photographiques sur l'habitat 1951-1953, Henri Salesse



Pour sa quatrième exposition, Le Point du Jour présente des séries étonnantes, récemment découvertes en archives : les enquêtes sur l'habitat réalisées au début des années 1950 par un photographe du ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme, Henri Salesse.

Celui-ci produit en Normandie dans les années 1950 un diaporama de vues de Cherbourg et des communes limitrophes. Elles montrent les vieilles maisons du centre-ville, ainsi que des bâtiments tout juste inaugurés et des maquettes de l'Amont-Quentin - un quartier d'habitat social aujourd'hui détruit.

Entre 1951 et 1953, Henri Salesse réalise des séries plus développées dans des quartiers ouvriers : à Rouen et Petit-Quevilly, en Normandie, au Chambon-Feugerolles, près de Saint-Etienne et à Montreuil-sous-Bois, en région parisienne. Ce sont ces quatre ensembles étonnants, et pour les deux derniers totalement inédits, qui forment l'essentiel de l'exposition.

Ces enquêtes sont conduites à l'occasion d'études sociologiques, commandées - à l'exception de

celle de Rouen - par le MRU.

Elles témoignent d'une attention nouvelle à l'égard des milieux populaires urbains. Henri Salesse photographie ainsi l'architecture mais également les intérieurs, les rues, les jardins domestiques, les cafés, la lessive faite en commun.

La volonté de mieux connaître correspond aussi à une nécessité de convaincre. D'où la récurrence, dans chacune des séries, de portraits d'habitants dans des intérieurs délabrés ou d'enfants pauvres jouant dans les rues. Quelques-unes de ces photographies furent d'ailleurs utilisées pour les campagnes contre l'habitat insalubre.

Dans l'exposition, un court métrage sur les taudis de Rouen, Côté Cour (1950), rappelle la situation d'urgence et la vivacité du débat public, quelques années avant l'appel de l'Abbé Pierre.

Henri Salesse nous offre le reflet du contexte intellectuel, social et politique d'une époque.

Néanmoins, ces enquêtes ne sont pas asservies à une neutralité toute scientifique ou à un sentimentalisme de propagande. Dans le cadre défini d'une commande, elles manifestent au contraire la liberté de ce regard.

Par sa relation avec les gens dont il fait le portrait, son attention aux lieux qu'il représente, la qualité des cadrages et des lumières, Henri Salesse fait véritablement œuvre de photographe.

De ce point de vue encore, les enquêtes d'Henri Salesse constituent une réelle découverte artistique.

*Jusqu'au 24 janvier 2010
Tél +33 (0)2 33 22 99 23*



Fouilles et découvertes

A Valence, on le sait depuis déjà deux ans, le musée subit des travaux très importants.

Bien plus qu'une restructuration il s'agit d'une reconstruction autour d'une partie importante de l'ancien palais épiscopal conservée et rénovée. Mais il a fallu d'abord déménager tout ce que contenait le lieu et chacun se doute bien que s'il est complexe de déménager une maison, ce n'est que chose aisée face au déménagement d'un musée et de tout ce qu'il peut contenir de rare, de précieux et d'ancien. J'ajouterai de pesant.

En ce jour de juillet, le voilà enfin devenu coquille vide et sonore, les sols fendus et éventrés sur un passé qu'on ignorait un peu, par une série de fouilles d'archéologie préventive. Celles-ci donnent alors le feu vert à de véritables fouilles puis à la démolition.

Ainsi la salle des sculptures a livré des petits murs bien bâtis et de pierres taillées et une canalisation, arrivée d'eau ou puits perdu ? Et le jardin ouvert en axe nord-sud, une muraille... et sans doute bien d'autres choses encore. On dit d'ailleurs de ce palais qu'il est un "site à forte sensibilité archéologique", ce qui peut augurer des découvertes plus importantes.

Avant la démolition des bâtiments, les archéologues sont intervenus dans la cour d'entrée, la galerie, la serre et la terrasse de l'orangerie. Et ils interviendront encore après avril 2010, dans l'aile nord et les bureaux de la conservation du Musée ; puis dans le reste du site en fin 2010, hall et escalier, - galerie gothique, c'est le nom donné à la superbe entrée voûtée en ogive du musée-, et le jardin.



Inhabituel, un tracto-pelle évolue dans la galerie gothique

L'architecte et l'architecte des Bâtiments de France chargés de ces travaux importants espèrent beaucoup de ces fouilles, et le musée pourrait réouvrir en 2012.

Jacqueline Aimar

DUNKERQUE - LAAC

Peter Klasen, la mémoire du regard



« Le réel n'est rien d'autre que ce que je vous montre » (Peter Klasen)

Peintre urbain du métal et du béton, à la technique froide et objective, Peter Klasen est aussi un photographe au regard féroce qui immortalise les fragments d'une réalité des plus ordinaires où la machine règne "telle une divinité" aussi fascinante qu'inflexible.

Au début des années 1980, Peter Klasen arpente les sites industriels et portuaires de Dunkerque où il découvre ces espaces en marge de la ville. Dès lors, ces lieux, loin d'être anodins aux yeux de l'artiste, exercent sur lui une véritable emprise, le conduisent à

sillonner le monde et à revenir sur le Dunkerquois en 2008 puis 2009, à l'invitation du LAAC.

De la machine au port

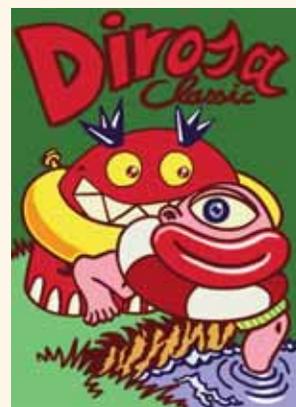
Pour l'exposition, Peter Klasen a proposé au LAAC un voyage « initiatique ». Il nous fait découvrir son univers, son obsession pour l'industrie, ses paysages, ses rouages, ses mécanismes, et nous entraîne de Los Angeles à La Havane, villes portuaires où l'artiste a pu, un temps, partir à la recherche de la déesse machine. Sur de grands tirages photographiques, cette dernière se révèle dans tous ses états : éclatante, opulente et omniprésente à Los Angeles, meurtrie par le blocus économique et les ravages des cyclones et néanmoins providentielle à La Havane.

*Jusqu'au 13 février
Jardin de sculptures - 59140 Dunkerque
T : 03 28 29 56 00
Parking rue des Chantiers de France
art.contemporain@ville-dunkerque.fr
www.ville-dunkerque.fr*

*Raffinerie de Dunkerque, 1983
© ADAGP, Paris 2009*



Hervé Di Rosa



Dans les années 1980, Hervé Di Rosa est l'un des héros de la Figuration libre. Afin de se renouveler, il choisit de partir faire le tour du monde et, à chaque étape, il s'impose d'accorder sa manière de peindre aux lieux, aux motifs, aux références culturelles. En 1993, à Sofia, il cherche du côté des icônes, et, au Ghana, il travaille avec les peintres d'enseignes. Suivent le Mexique, l'Éthiopie, le Vietnam, Cuba, le Cameroun, l'Afrique du Sud.

« J'adore voir comment ces traditions résistent à notre rouleau compresseur occidental », dit-il. C'est un aperçu de l'ensemble de ce travail que l'Espace la Vallée présentera à cette occasion.

Jusqu'au 29 novembre. Ouvert tous les jours de 13h à 19h

Le spectacle du quotidien

Par Hou Hanru, Commissaire de la Biennale de Lyon 2009

Présentée dans plusieurs sites de la ville de Lyon et de sa banlieue, la Biennale, qui regroupe les œuvres d'une soixantaine d'artistes venus des quatre coins du monde, est structurée comme un système multi-dimensionnel qui reflète tant intellectuellement que physiquement le dynamisme et la complexité du thème mis en avant cette année : Le spectacle du quotidien.

Un spectacle en cinq piliers.

La magie des choses ou la réinvention du quotidien

Cette section s'intéresse plus particulièrement aux artistes qui transmutent « magiquement » les objets, situations et environnements du quotidien en nouvelles visions esthétiques ou en formes inédites chargées de sens novateur. Ces visions et significations inédites procèdent à leur tour à différentes interprétations des événements de l'existence selon un point de vue personnel, social, historique et même politique.

Éloge de la dérive

Inspirée par la pratique situationniste de la dérive, et s'intéressant aux mutations urbaines contemporaines (en tant que processus de formation de nouveaux ordres spatiaux dominé par la mondialisation en cours), les artistes de différentes régions du monde investissent, interrogent et interviennent, selon diverses modalités et stratégies, sur les espaces urbains, en particulier les rues, afin de résister à l'ordre et aux contraintes spatiales dominants et de revendiquer de nouvelles libertés d'action. Cette démarche ouvre la voie à des collaborations transdisciplinaires.

Un autre monde est possible

À l'époque de la mondialisation et des problèmes affectant les systèmes économiques et géopolitiques mondiaux, il est d'une importance cruciale d'explorer et d'encourager les initiatives et actions différentes, indépendantes et alternatives qui réexaminent de façon cri-

tique la réalité et imaginent de nouveaux ordres et systèmes sociaux pour une vie et un monde meilleurs.

Depuis une décennie, un nombre considérable d'artistes et d'activistes sociaux du monde entier expriment de façon aussi énergique que critique leur engagement à relever ce grand défi.

Cette partie de l'exposition entend présenter quelques projets exemplaires qui traduisent cet engagement, tant individuellement que collectivement, de façon subversive autant que ludique.

Vivons ensemble

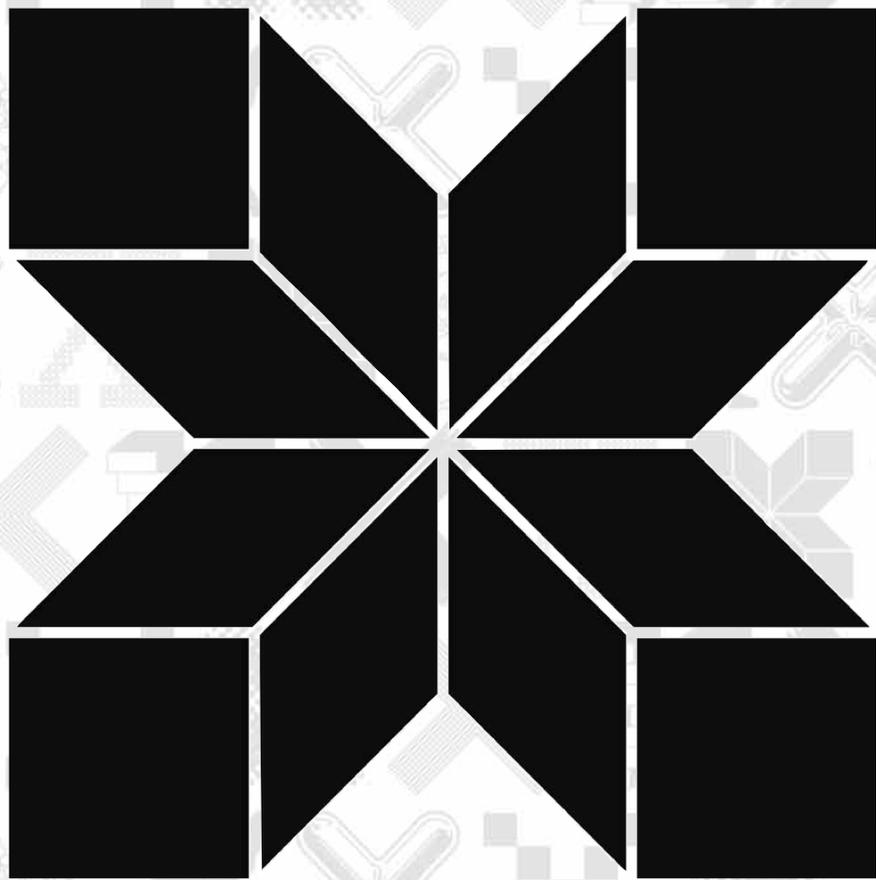
Installée principalement au Musée d'art contemporain, cette section veut transformer le musée en un forum ouvert de dialogue et d'échange avec la ville et les communautés, qu'elles soient locales ou plus lointaines. Simultanément, un certain nombre de pièces provenant de la collection du musée (ou ayant été exposées au musée) qui fonctionnaient déjà dans cette direction seront à nouveau présentées afin de mettre en avant la mémoire du site en tant qu'expérience vivante. La tension entre ouverture vers la réalité et mémoire du site devrait générer un programme permanent et en extension constante de différents événements – musique, danse, happenings, débats, conférences, etc.

Veduta

En lien étroit avec la section *Vivons ensemble*, plusieurs artistes seront invités à résider dans certains quartiers périphériques à forte population issue de l'immigration connus pour avoir été les témoins d'événements historiques tels que le Mouvement des Beurs, les meetings antiracistes, etc. Les artistes collaboreront avec la population locale et produiront des œuvres qui seront exposées à la fois sur les sites de résidence et dans les lieux de la Biennale, notamment au musée.



Design by I



© Xe Biennale de Lyon Le spectacle du quotidien



Donuts



Agnès Varda expose 3 cabanes à la Biennale de Lyon



La cabane de l'échec devenue la cabane du cinéma 2006 © Agnès Varda

Invitée par Hou Hanru, Agnès Varda expose trois cabanes. Deux d'entre-elles avaient été présentées à la Fondation Cartier à Paris en 2006 : La Cabane de l'Échec devenue Cabane de Cinéma, et La Cabane aux Portraits. La troisième, créée en 2009, a été exposée au CRAC de Sète : La Cabane de Plage.

La Biennale de Lyon, qui regroupe les œuvres d'une soixantaine d'artistes venus des quatre coins du monde, est structurée en cinq piliers qui reflètent le thème mis en avant cette année : Le spectacle du quotidien. Les cabanes d'Agnès Varda y sont présentées dans le cadre du pilier intitulé « Un autre monde est possible ».

La Cabane de la plage, 2009

« Cette cabane en toiles tendues par des cordages, c'est une cabine de plagiste ou de pêcheur, elle est ici également cabine de projection. On y voit un film : La mer Méditerranée, avec deux r et un n, entre Sète et Agde.

Il ne s'agit pas de la plage d'été avec bains de mer, jeux de ballons et rires aigus. Ici c'est l'hiver, des

personnages rêveurs et contemplatifs se promènent au bord de la mer.

La paix du monde est là mais il y a une baleine échouée.

Attention, elle est en colère parce que le monde va mal.

Le calme du rivage contraste avec les bouffées d'informations sur la folie des hommes : maisons bombardées, personnes déplacées avec leurs pauvres bagages, mitrailleuses, tanks, grèves et bagarres.

Le calme des bords de mer est une seconde fois dérangé par des catastrophes naturelles : inondations, tsunamis, incendies. Ils reviennent les douces d'un rivage où des pêcheurs d'un autre temps rangent en silence leurs filets. »

La Cabane aux portraits, 2006

« La cabane aux portraits abrite et sépare des personnes de sexes différents. Le fond derrière eux l'indique aussi.

Sur un mur, 30 hommes et sur le mur d'en face 30 femmes.

Sur une petite paroi, un phare, sur celle d'en face, une moule.

Ils sont photographiés sur leur lieu de travail ou quelque part dans l'île de Noirmoutier.

Leurs visages calmes nous disent très peu sur eux, sur leur vie sexuelle, sur leurs vies tout court, mais ils sont tous beaux. »

La Cabane de l'échec, devenue Cabane de cinéma, 2006

« C'est une cabane faite de la récupération des copies d'un film qui n'a pas eu de succès.

Les murs et le toit, tout est en pellicule (les 3500 mètres d'une copie sonore en 35mm prévue pour la distribution en salles).

On aperçoit même Catherine Deneuve et Michel Piccoli, tout petits visages transparents.

C'est du cinéma puisque la lumière est retenue par des images.

Disons que c'est une cabane de ciné récup', une cabane de rêverie, l'abri idéal pour une cinéaste. »

Delphine Balley

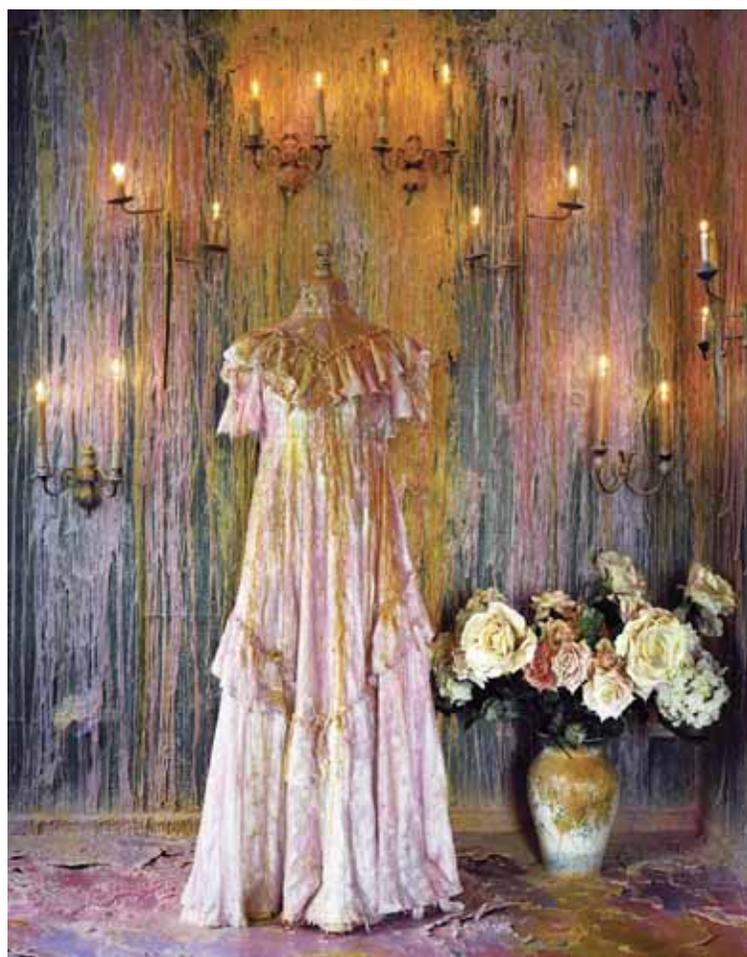
Une aventure du docteur Williams, inventeur de la pilule Pink pour personnes pâles, et en épilogue : « Estouffade sauce aux truffes », 2008. Suivi de L'album de famille - Épisode du Cache-mari, 2009

Trois suites photographiques quelque peu déjantées pour emporter le spectateur dans un imaginaire réellement attachant.

Un oeil dans la réalité, l'autre dans la fiction, Delphine Balley puise son inspiration aussi bien dans les faits divers que dans sa propre vie familiale. Elle compose des mises en scène baroques et fantasmagoriques, où l'imaginaire le dispute au fantastique. De son enfance, elle a gardé un goût pour les his-

toires, portes ouvertes sur les rêves. Tout est source d'inspiration, à commencer par la multitude d'objets accumulés dans la maison familiale.

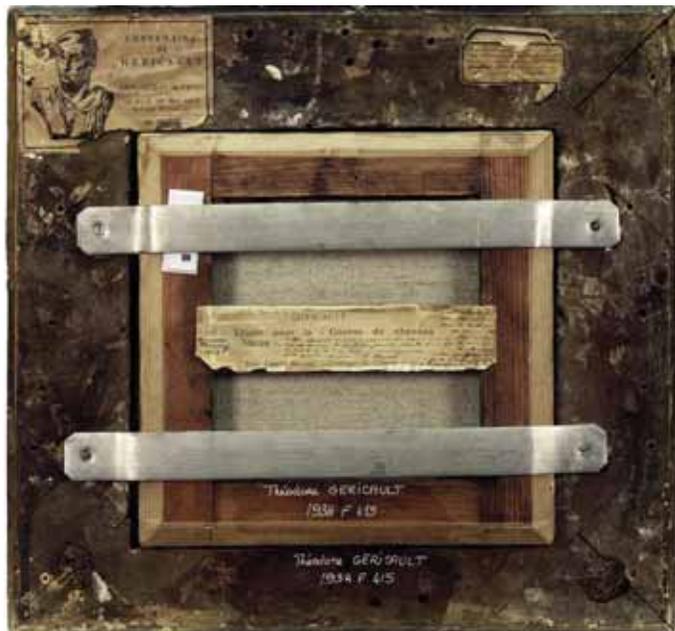
Le sitcom photographique de L'Album de famille débute en 2002 à Saint-Laurent-en-Royans. Un village de 1218 âmes au pied des montagnes du Vercors. Les protagonistes de cette histoire sont les membres de la famille Balley. Ils évoluent dans les décors de la maison familiale. Les histoires racontées mélangent réel et fiction. Chacun joue son propre rôle (père, mère, grand-père, cousines, tante, oncle). Dans l'épisode de L'assassinat, réalisé en juillet 2007 son personnage de mariée est retrouvé mort, une sorte d'homme-loup porte son sang sur ses mains. L'épisode qui suit « Le Cache-mari », est la période du deuil et de certains dérèglements dans la maison familiale. Alors que sa mère souhaite vivre son deuil en solitaire, le père met en place la traque du meurtrier de sa fille. *Jusqu'au 21 novembre*



Une des 4 photos de L'album de famille - Épisode du Cache-mari, 2009

GALERIE GEORGES VERNEY-CARRON

Philippe Gronon, "Versos"



La galerie Georges Verney-Carron présente la suite de la dernière série photographique de Philippe Gronon, les "Versos" de tableaux provenant des collections du Musée de Louvre, du Musée d'art moderne et contemporain de Nice, des Musées des Beaux arts de Dijon, d'Amiens et de Saint-Etienne.

Cette série part du constat simple qui se produit en retournant une oeuvre encadrée, l'envers du tableau.

Sa face cachée dévoile autre chose... Apparenté à l'oeuvre, le support de la toile et la toile elle-même, lorsqu'il est révélé, possède de cette capacité surprenante d'apparaître comme un objet abstrait.

Philippe Gronon. Verso de l'Etude pour la course de chevaux de Géricault

L'image photographique réalisée à la chambre et reproduite à l'échelle un, permet de rendre compte fidèlement de chaque détails, traces, marques, étiquettes, déposés ou imprimés par les manipulations, l'usage et le temps.

À cette occasion, une monographie coproduite sera réalisée par le Mamco et distribuée par les presses du réel.

Le travail de Philippe Gronon a aussi été exposé à la Bibliothèque Nationale de France, au Mamco à Genève et dans des expositions de groupe, les plus récentes au Centre Pompidou, La Force de l'Art, Grand Palais. Son travail est entré dans diverses collections publiques Pour sa première exposition personnelle à New York en 2008 dans sa galerie Yossi Milo, le travail de Philippe Gronon a été salué par la critique.

Tom Drahos, In the mood life

Pour cette 1ère exposition de la saison 2009-2010, en Résonance avec la Biennale de Lyon, la Galerie Vrais Rêves a choisi de présenter Tom Drahos au travers de 2 séries de travaux : "S.O.S" et "Periphery".

Si "S.O.S" a déjà été exposée une fois en France, "Periphery" est une oeuvre inédite, réalisée pour la DATAR mais jamais produite à ce jour.

Série Periphery, vue par Philippe Nottin

Écumer les banlieues de Paris, vieilles et fuligineuses, industrielles, pavillonnaires, de meulière ou de brique, de tours et de "barres". La banlieue de Cendrars avec ses courettes, ses jardinets, ses terrains vagues aux murs couronnés de lilas et de tessons de bouteilles. Refléter les apparences - suburbaines ou autres - n'est pas précisément son fait.

Sans cadrage, sans mise au point, sans prendre la mesure du temps, sa boîte noire engloutit non pas des images toutes faites, mais une

Tom Drahos est né en République Tchèque. Il vit et travaille à Paris. Il a enseigné à l'IDHEC (FEMIS), à l'École Nationale de la Photographie à Arles, à l'École supérieure d'Art et de Design de Reims, et au Studio national des arts visuels du Fresnoy. Il enseigne actuellement à l'École Régionale des Beaux Arts de Rennes.

matière recolorée dans toutes les nuances du prisme : herbe, ciel ou béton, passantes et passants indifféremment violets, indigo, bleus...

À sa table lumineuse, dans son bloc opératoire, Tom Drahos taille, agrafe à même le tissu sensible. Et des formes neuves surgissent, s'effilochant comme nuage, avec opacité, transparence.

Gothiques, ces éclats d'images ? Un monde tourneboulé. Buildings et parkings cul par-dessus tête.

Chez Rodtchenko, l'univers basculait déjà. Dans cinq milliards d'années le soleil va mourir, la terre se volatiliser. Les temps sont proches.

Banlieusarder sous les soleils noirs. Le ciel jaune est plein d'accrocs comme une toile peinte. Plonger dans le glauque et les hautes lumières. Chercher à voir, là où toute visibilité cesse. Pénétrer au coeur du grand accélérateur où tourbillonnent électrons et photons dans un bourdonnement interstellaire. Ressortir irradié, radieux.



Passion d'art : collections privées

Plus de 60 oeuvres de 35 artistes, sélectionnées par Dominique Coffignier, commissaire d'exposition, sont réunies dans un lieu dédié à l'art contemporain.

Musée Éphémère « Passion d'Art : collections privées » présente les courants majeurs de l'art contemporain de la deuxième moitié du XXe siècle. A travers 60 oeuvres on peut découvrir les mouvements qui ont marqué cette période : Cobra, Figuration Libre et Narrative, Nouveau Réalisme et Support-Surface. Les oeuvres présentées sont issues de collections particulières, de galeries parisiennes telles que la Galerie Ariel ou la Galerie Sparts de Paris ainsi que la fondation Prates du Portugal.

Depuis de nombreuses années, la Ville de Montélimar mène une politique de démocratisation de l'art contemporain et installe des oeuvres monumentales au coeur de la cité.

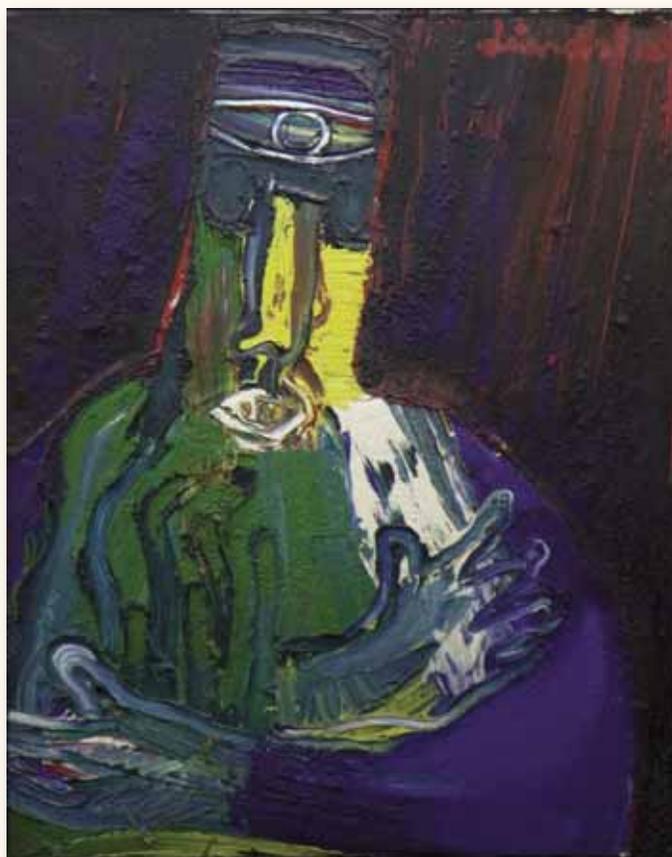
Dans ce cadre, la Ville propose un parcours artistique présentant les créations uniques de François Weil.



Luis Feito, «612», 1968, 218x300 cm, huile sur toile, Galerie Prates, Lisbonne

Musée Éphémère « Passion d'Art : collections privées » est une exposition unique qui invite à partager l'amour et la passion que les mécènes témoignent à l'art contemporain. Elle donne à voir comment, grâce aux soutiens d'esthètes, certains artistes ont pu non seulement s'exprimer en toute liberté mais aussi marquer l'histoire de l'art.

Bengt Lindstorm, Le flic, 1968, 162x130, peinture sur toile Galerie Ariel



Lors de l'inauguration de l'exposition Musée Ephémère

Simon Starling THEREHERETHENTHERE (Œuvres 1997 – 2009)



Simon Starling, *Flaga* (1972-2000), 2002. Fiat 126. Pièce unique.
Courtesy : Fondazione Sandretto Re Rebaudengo, Torino. DR.

L'un des artistes britanniques les plus audacieux de la scène internationale, Simon Starling occupe une place de choix dans cette rentrée artistique. Avec un double projet, qui s'étend du MAC/VAL à Vitry-sur-Seine au centre d'art du Parc Saint-Léger, le lauréat 2005 du Turner Prize conçoit, en deux volets, sa première grande exposition monographique en France. Profitant des deux espaces, il poursuit un travail centré sur les transformations, les métamorphoses, créant de nouvelles circulations, du matériau à l'objet et de la substance à la forme, ou encore d'un lieu à l'autre. Simon Starling, passé maître dans l'art de la réinterprétation, livre en toile de fond une nouvelle analyse de notre société, en pointant les conséquences écologiques, économiques et culturelles des phénomènes de déplacements induits par la mondialisation: cette exposition est initiée conjointement par le MAC/VAL et le Parc Saint-Léger.

Depuis plus d'une quinzaine d'années, Simon Starling revisite l'histoire des formes et questionne les notions de valeur, de fabrication et de statut des objets. Ses sculptures, installations et voyages s'articulent autour d'actes de transformations et d'hybridations, d'actions de déplacement et d'interventions in situ. Décomposant méthodiquement matériau et contexte, Simon Starling réorganise des liens inattendus entre des domaines sans affinités apparentes, aux temporalités lointaines. Pour sa première exposition monographique en France, organisée en deux volets, l'artiste développe ses réflexions, qui sont au vif de l'actualité.

MAC/VAL
Jusqu'au 27 décembre 2009
Parc St-Léger,
Centre d'art contemporain,
jusqu'au 20 décembre 2009

Deadline, parfois une plénitude inattendue

L'exposition est consacrée à l'œuvre tardive de douze artistes internationaux. Chacun d'eux, conscient de la mort imminente, a intégré dans son travail l'urgence de l'œuvre à achever et le dépassement de soi.

Depuis la publication en 1970 de *Admirable tremblement du temps* de Gaëtan Picon et l'exposition *L'œuvre ultime* à la Fondation Maeght en 1989, la question des dernières œuvres a rarement été abordée de manière transversale.

La prise de conscience de la proximité de la mort conditionne le rapport que nous entretenons avec l'existence. À partir de la fin du XXe siècle, l'apparition notamment du sida a radicalement changé la perception de la vie. DEADLINE propose un regard sur une sélection d'artistes disparus au cours des vingt dernières années. Conscients de l'approche de la mort, en raison de la vieillesse ou de la maladie, ces artistes donnent à leur production (peintures, photographies, installations, sculptures, vidéos) une intensité nouvelle qui atteint parfois une plénitude inattendue.

Certains artistes développent les recherches déjà élaborées auparavant :

Absalon (1964-1993) prolonge ses expérimentations autour des cellules d'habitation en réalisant des vidéos dans lesquelles il se met en scène jusqu'à la révolte.

Joan Mitchell (1926-1992) accentue le lyrisme de ses peintures par la limitation des moyens et l'allègement de la forme pour aboutir à des bouquets colorés.

Willem De Kooning (1904-1997) peint dans la solitude, des toiles libres et épurées, renouvelant dans une économie de moyens, le vocabulaire de la période précédente. Sur les thèmes du passage, de l'éphémère et de la disparition, **Felix Gonzalez-Torres** (1957-1996) est représenté par des œuvres disséminées tout au long du parcours.



James Lee Byars, *The Death of James Lee Byars*, 1994, Vanhaerents Art Collection, Bruxelles, Galerie Marie-Puck Broodthaers, Bruxelles © Estate James Lee Byars, Courtesy Galerie Michael Werner, Cologne, Berlin, New York

D'autres artistes changent plus radicalement de thème, de formes ou de rythmes :

Gilles Aillaud (1928-2005) qui a souvent peint des animaux en captivité choisit désormais le silence et se limite à quelques rares toiles représentant des oiseaux perdus dans l'immensité.

Hans Hartung (1904-1989) se confronte à des grands formats et renouvelle sa gamme chromatique dans une véritable explosion de couleurs.

D'autres encore donnent à voir explicitement la réalité et l'évolution tragique de leur maladie : **Jörg Immendorff** (1945-2007), avec l'aide de ses assistants, puise, dans la peinture de la Renaissance, la continuation de son œuvre. Atteint d'une maladie incurable, **Chen Zhen** (1955-2000), traite du corps comme paysage, invitant à scruter les organes, les cycles de

vie, dans leurs rapports aux différentes médecines. Après avoir photographié et agrandi son corps nu, **Hannah Villiger** (1951-1997), tend à dissimuler ses formes décharnées sous des tissus-linceuls.

D'autres enfin rendent visible la mort dans leurs œuvres :

En référence à la sculpture et aux vanités, **Robert Mapplethorpe** (1946-1989) photographie des bustes et des crânes.

Martin Kippenberger (1953-1997), citant Géricault se portraiture dans les poses des survivants du Radeau de la Méduse.

James Lee Byars (1932-1997) matérialise un idéal d'éternité à travers la mise en scène de sa propre mort.

Jusqu'au 10 janvier
Musée d'Art moderne de la Ville de Paris, 11 avenue du Président Wilson
- 75116 Paris
Tél. 01 53 67 40 51
www.mam.paris.fr

Artistes exposés

Absalon,
Gilles Aillaud,
James Lee Byars,
Willem de Kooning,
Felix Gonzalez Torres,
Hans Hartung,
Jörg Immendorff,
Martin Kippenberger,
Robert Mapplethorpe,
Joan Mitchell,
Hannah Villiger
Chen Zhen.

Dali d'or et bijoux de Gala

Cet automne, l'Espace Dali s'est transformé en écrin et abritait la collection de bijoux et d'objets en or conçus par Salvador Dali dans les années 1960.



De somptueuses pièces illumineront la plus grande exposition d'œuvres du Maître catalan en France. Ces bijoux, objets et pièces font l'éloge de la carrière de cet artiste mondialement connu.

« Dali, l'inventeur de la montre molle, fut un homme de la Renaissance et il sera un jour reconnu comme le Léonard de Vinci des Temps Modernes. »

Nicolas Descharnes, *le Dur et le Mou*.

En suivant la voie tracée par les grands maîtres de la Renaissance, Dali dispose de toutes les expressions culturelles pour développer son propre langage artistique à travers la peinture, la sculpture, la gravure, la photographie, l'écriture, le cinéma, le mobilier, l'architecture et également l'orfèvrerie.



L'artiste se consacre à la conception des formes, et surtout à la connotation symbolique attachée à ses œuvres.

Les pièces de cette collection témoignent de l'universalisme de Dali. Son imaginaire surréaliste s'étend et se manifeste autant au sein même de ses idées et concepts que dans les techniques et matériaux exploités. L'artiste a su exploiter avec une habileté exceptionnelle l'abondance de son iconographie surprenante. Or, platine, pierres précieuses, perles, et diverses matières nobles fusionnent pour former autant de motifs végétaux et animaux symboliques prouvant à quel point rien n'échappe à l'attention de l'artiste.

Ces objets ont été créés par Dali d'après la splendeur et l'excès qui caractérisent la royauté. Chaque pièce est incrustée de l'effigie du Maître catalan en compagnie de sa muse éternelle Gala. C'est précisément l'extravagance du roi Louis XIV et ses fastes qui ont inspiré Dali dans la conception de cette collection, car le Roi Soleil créa ses propres « Louis d'Or », ornés de son image.

C'est donc dans cette démarche excentrique, que l'artiste donne vie à douze objets assemblés à partir de ses « Dali d'Or. » Les emblèmes sacrés ainsi que les créatures légendaires ont insufflé au maître cette envie d'étendre son art à la création d'objets luxueux et fantasmagoriques. Ainsi, miroirs magiques, croix, clés, pendentifs et autres objets vont étonner et émerveiller de par l'éclat et le mystère qui s'en dégage.

Toutes ces œuvres possèdent un noyau commun, une pièce honorant le soleil, et plus probablement le Roi Soleil lui-même.

Espace Dali
11, rue Poulbot
75018 Paris
Tél. : 01 42 64 40 10
Email : info@daliparis.com
www.daliparis.com

Voyage en Paysages

Par monts et vallées, lacs et forêts. 1830-1910. Peintures, estampes, photographies.

Du Forez aux Monts du Lyonnais, de la Dombes au Bugey, du lac d'Annecy au lac du Bourget, de la Chartreuse au Vercors, de la Drôme au pays ardéchois, la région Rhône-Alpes est composée de sites naturels constituant des lieux d'inspiration pour les artistes. Les peintres et photographes ont sillonné les contrées pour saisir les effets d'immensité, de lumière et d'atmosphère.

Le public découvre l'influence de certains artistes de l'École de Barbizon (Corot, Daubigny...) sur l'École de Morestel autour d'Auguste Ravier, Louis Carrand, Adolphe Appian, François Vernay ainsi que sur les paysagistes qui ont peint les sites de l'Ain, du Forez, des lacs de Savoie, de la Chartreuse, de la Drôme et de l'Ardèche. L'exposition permet de distinguer les éléments qui font les singularités et les différences des ces « communautés artistiques ».

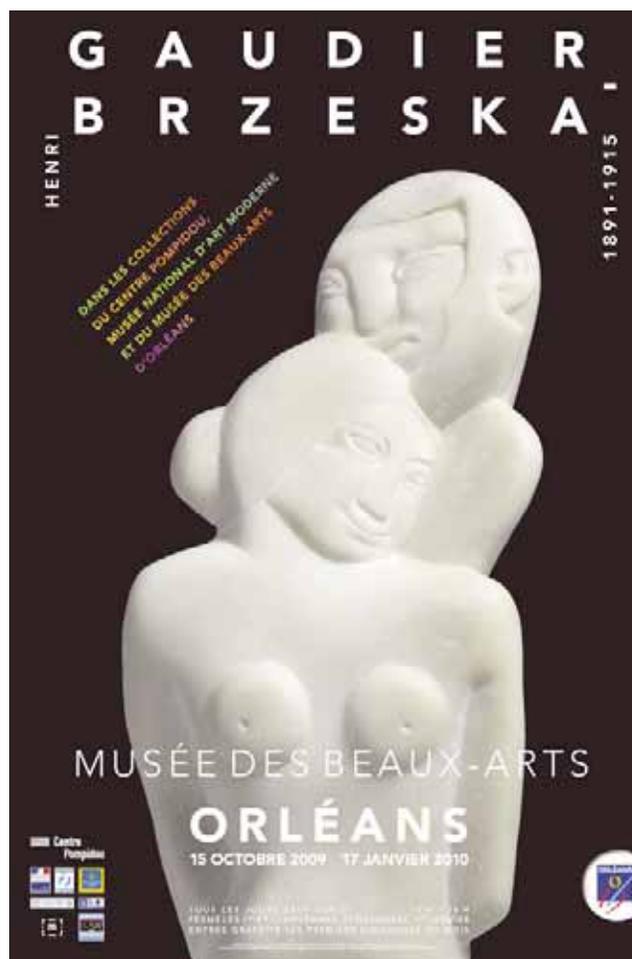
Outre les artistes ayant un lien de vie et de travail avec la région Rhône-Alpes, comme Antoine Chintreuil, Gustave Doré, Louis Jourdan, Antoine Vollon, l'exposition présente des artistes ayant peint des paysages de Rhône-Alpes lors de villégiatures (Harpignies, Fontanesi, Bonnard, Manguin...).

Au travers des peintures, estampes, photographies et les albums pittoresques de la région Rhône-Alpes, l'exposition dévoile la diversité des sensibilités des artistes par rapport à la nature.

Jusqu'au 14 février



Jongkind Jean-Barthold
Paysage de la côte Saint André, 1882
© D. Michalet



Paule France Luciani écrit l'art en lettres capitales



La galerie du Marais a été inaugurée le 17 septembre en présence des artistes exposés pour l'événement.

Paule France Luciani écrit l'art en lettres capitales dans le Marais. Corse d'origine, elle est galeriste à Paris depuis onze ans. Elle a ouvert sa première galerie, « Kallisté 21 », rue de Turenne dans le 4ème arrondissement en 1998. Elle vient de reprendre également la « Galerie du Marais », place des Vosges, succédant ainsi à l'antiquaire Max Spira, décédé en 2007, personnage incontournable de la place des Vosges.

Pour cette passionnée de peinture, ce qui importe c'est d'exercer son métier selon ses convictions profondes, avec sincérité et spontanéité.

Comme elle le confie : « *Galeriste, c'est un métier de passion, de partage, de communication, entre le public et les artistes à travers leurs oeuvres. Le métier de galeriste, c'est transmettre des émotions, et faire découvrir des univers différents à travers l'art* ».

**Découverte,
Jean-Dominique Marcangeli
créateur**

La mer a toujours fasciné les hommes. Il est vrai qu'elle cache des trésors de rêves dans ses abysses. Elle est comme un immense kaléidoscope riche de ses poissons multicolores, de ses algues, de ses plantes extraordinaires, de son corail et de ses coquillages. Ces derniers n'ont-ils pas conquis Aristote et Pline l'Ancien qui ont passé une part de leur vie à les étudier, à les décrire.

Jean-Dominique Marcangeli, îlien puisque Corse, s'est toujours senti en osmose avec la mer. Il a commencé à lui rendre hommage avec les bois flottés qu'il allait lui-même ramasser dans les criques

insulaires. Il s'attachait à leur donner vie en les concevant comme de véritables oeuvres d'art. Un peu à la manière de Lucien Clergue dont les photos de bois flottés de la terre d'Arles ont fini par franchir la porte des musées et celle des plus grands collectionneurs.

Galerie du Marais
21, place des Vosges • 75003 Paris
Tel : +33 1 42 78 92 93
Fax : +33 1 42 78 92 94
www.galerie-du-marais.com

**Photos : Trois œuvres de
Jean-Dominique Marcangeli**



Artistes exposés lors de l'inauguration

PEINTRES
Anne Balas,
Maria José Filella Muset
Anne Maugrion
Katerina Nevolina, Antoinette Nicolini
Danielle Rannou
Pierre Barat
Claude Menard
François Quilici
Jean Soyer
Alain Teissonnier
Jean Marie Zacchi

CRÉATEUR
Jean-Dominique Marcangeli

SCULPTEURS
Nadine Enakieff
Françoise Guinot
Annette Jalilova
Patrick Brun
Pierre Fouesnant

PHOTOGRAPHES
Michel Johner
Philippe Manicacci

Les 19 saisons des Ballets Russes

A l'occasion du centenaire de la première saison des Ballets russes à Paris (2009) et de l'année croisée France-Russie (2010), la BnF expose à la Bibliothèque-musée de l'Opéra une centaine d'œuvres parmi les plus importantes de ses collections sur les Ballets russes. Créée par Serge Diaghilev, cette compagnie de ballet donna dix-neuf « saisons » de spectacles à Paris entre 1909 et le décès de son fondateur, en 1929.



Léon Bakst
Nijinsky dans le ballet
Narcisse - 1911
© BnF, BMO

Elle remporta un succès immédiat et participa non seulement au renouvellement du ballet classique grâce aux chorégraphes Michel Fokine, Vaslav Nijinsky, Leonide Massine, Bronislava Nijinska et George Balanchine, mais aussi, et surtout, aux importantes mutations que connurent le décor et le costume de scène au début du XXe siècle.

L'exposition débute avec la figure de Serge Diaghilev, qui, en 1909, lance au Théâtre du Châtelet une première saison de ballets venus de Russie. En dépit de son triomphe, Diaghilev connaît un sévère revers financier qui met en péril son avenir : un rapport est envoyé à la cour de Russie pour que cet « impresario amateur » soit éloigné de Paris. Cette première partie de l'exposition met en lumière les implications financières et diplomatiques qui sont celles de l'entreprise artistique de Diaghilev, « mécène sans argent », comme il aimait à se qualifier et véritable stratège du milieu artistique de l'époque.

La deuxième partie est consacrée au danseur Vaslav Nijinsky et à sa chorégraphie pour *Le sacre du printemps* mais surtout au décorateur Léon Bakst, qui joue un rôle central dans les choix artistiques de la compagnie à ses débuts.

Grand collectionneur d'art asiatique, Bakst fait d'innombrables références à l'Orient dans les décors et les costumes de beaucoup de spectacles comme *Les Orientales*, *Schéhérazade* ou *L'oiseau de feu*, mais également à l'Antiquité qui inspire aussi Nijinski dans *L'après-midi d'un Faune*. A partir de 1914, Bakst est concurrencé d'abord par les décorateurs moscovites Michel Larionov et Natalia Gontcharova, puis par les artistes de l'avant-garde internationale. *La Belle au bois dormant*, créée à Londres en 1921 sera un échec et son dernier spectacle pour les Ballets russes.

Le 18 mai 1917 est créée *Parade* lors de la septième saison des Ballets russes qui se déroule au Théâtre du Châtelet avec Pablo Picasso pour les décors. Ce spectacle constitue un tournant majeur

de l'esthétique de Diaghilev qui se détourne peu à peu de ses décorateurs russes pour demander aux artistes de l'avant-garde internationale de travailler avec lui.

Pablo Picasso dessine ensuite les décors et costumes de plusieurs spectacles : *Le Tricorne* (1920), *Pulcinella* (1920), *Il Cuadro Flamenco* (1921)...

La Boutique fantasque (1919), d'abord confiée à Léon Bakst mais finalement scénographiée par André Derain, symbolise elle aussi ce tournant. Amplifiant les expériences menées par Lugné-Poë au Théâtre de l'oeuvre et par Jacques Rouché au Théâtre des Arts, Serge Diaghilev met définitivement fin au monopole des « peintres-décorateurs » sur le décor de théâtre : désormais, peintres de chevalet, sculpteurs et plasticiens dessinent décors et costumes pour la scène.

Cette troisième partie permet également d'évoquer brièvement la postérité des Ballets russes à l'Opéra de Paris qui, dès 1909, accueille une représentation extraordinaire.

Après la mort de Diaghilev, l'Opéra de Paris restera fidèle à sa mémoire avec de nombreuses reprises comme *Pétrouchka* en 1948.

L'Opéra national de Paris donne ainsi, parallèlement à cette exposition, lors de soirées d'hommage à la compagnie de Diaghilev, quatre ballets dans leur chorégraphie d'origine, du 12 au 31 décembre 2009.

L'exposition est accompagnée par la publication d'un livre aux éditions Gourcuff-Gradenigo qui est l'aboutissement du projet de recherche soutenu depuis six ans par la Bibliothèque nationale de France pour promouvoir les collections relatives aux Ballets russes de la Bibliothèque-musée de l'Opéra. Il contient, notamment, un inventaire de ses collections.

Bibliothèque-musée
de l'Opéra Palais Garnier
Jusqu'au 21 février

Fastes royaux

la collection des tapisseries de Louis XIV



*Manufacture de Mortlake, vers 1630.
Tenture de l'Histoire de Vulcain : Neptune et l'Amour plaidant pour la libération de Mars et Vénus*

L'héritage du fonds royal

Louis XIV (1638-1715) a naturellement hérité du vieux fonds royal formé à partir de François Ier, soit quelques tentures célèbres (une tenture désigne un ensemble de tapisseries), Les Chasses de Maximilien, Les Mois Lucas, Les Actes des Apôtres, Le Triomphe des Dieux, Scipion... ; on estime à 400 le nombre de tapisseries dont hérite Louis XIV. Presque toutes ces tentures, hautement précieuses en raison de la présence de fils d'or et d'argent, ont été brûlées en 1797. Subsistent heureusement Les Chasses de Maximilien (dépôt du Mobilier national au musée du Louvre, département des objets

d'art) et trois pièces du Triomphe des Dieux dont l'une est présentée dans l'exposition ; la tenture originale de Scipion, disparue, est évoquée par un tissage du XVIIIe siècle.

L'implantation d'une manufacture au faubourg Saint-Marcel à Paris à l'initiative d'Henri IV en 1607 a favorisé la création de nombreuses tentures tout au long de la première moitié du XVIIIe siècle ; les lissiers, d'origine flamande, traduisent à merveille les récentes créations de Dubreuil, de Rubens, de Vouet.

Rappelons que la tenture d'Artémise, présentée intégralement dans le cadre de l'exposition inaugurale (mai 2007) fait partie

de ces commandes royales. Les cartons sont régulièrement renouvelés avec l'introduction d'artistes tels que Corneille le père, La Hyre ou Charles Errardgalerie des Gobelins

au château de Versailles

Les acquisitions des années 1660

De même que Colbert (1619-1683), Surintendant des Bâtiments, achète pour le roi plusieurs centaines de tableaux jusqu'en 1683, des acquisitions de tapisseries enrichissent le fonds royal. Ainsi entrent chez le roi des tapisseries, jadis propriété du Surintendant Fouquet (1615-1680) (des tissages d'après Raphaël), de l'ancien ministre le cardinal Mazarin (1602-1661) (des tapisseries de Raphaël et de Jules Romain), ou d'Abel Servien.

Signalons également un achat remarquable : on ne sait pas très bien aujourd'hui comment la famille des Guise se trouve à la tête, dans le Paris du XVIIIe siècle, d'une des plus belles collections jamais recensées en France. Elle possédait Les Chasses de

Maximilien et Les Ages des Guise. Les Chasses de Maximilien sont présentées aujourd'hui au Louvre et la tenture dite des Ages des Guise est évoquée ici-même par les dessins préparatoires d'un élève de Raphaël, Tommaso Vincidor.

L'étude des collections fait des progrès remarquables : on a découvert à une date récente que le Scipion du cardinal de Richelieu avait appartenu auparavant à la reine Marie de Médicis.

L'état mécré : les créations des manufactures royales

Louis XIV fonde les manufactures des Gobelins et de Beauvais, respectivement en 1662 et en 1664. Ce sont plusieurs milliers de tapisseries qui sont tissées jusqu'en 1715.

On admirera dans l'exposition, une tapisserie des Saisons de Charles Le Brun (1619-1690), L'Automne, et une pièce de la tenture de la Galerie de Saint-Cloud, L'Automne de Pierre Mignard (1612-1695).

*Jusqu'au 15 novembre
galerie des Gobelins,
42, avenue des Gobelins
et
au château de Versailles
jusqu'au 7 février*



*Manufacture du faubourg Saint-Marcel, vers 1635.
Tenture de l'Histoire de l'Ancien Testament Le Sacrifice de la fille de Jephthé, d'après Vouet*

Palestine, la création dans tous ses états

Rompant enfin avec cette idée fausse et toute faite selon laquelle les Arabes ne pratiquent guère les arts plastiques, le monde de l'art semble découvrir, depuis deux ou trois ans, que les créateurs arabes comptent en leurs rangs quelques très grands artistes et de nombreux peintres, sculpteurs, photographes, vidéastes et autres auteurs d'installations, de grand talent.

À l'occasion de deux importantes ventes aux enchères spécialement consacrées à leurs oeuvres – organisées à Dubaï, en 2007 puis en 2008, par la célèbre maison Christie's –, les prix des toiles de plusieurs peintres arabes contemporains ont ainsi atteint des centaines de milliers, voire des millions de dollars, rivalisant de ce fait avec ceux des grands maîtres indiens, chinois, européens ou américains. Cette année, le plus grand collectionneur de la planète, Georges Saatchi, propriétaire de la plus vaste galerie d'art moderne au monde, a présenté à Londres, une remarquable exposition de jeunes artistes moyenorientaux, *New Art from the Middle East*. Et, pour sa 53ème édition, la Biennale d'art contemporain de Venise, accueille, pour la première fois en 2009, un pavillon palestinien...
Jamais pourtant, au cours de la longue histoire du monde arabe – et particulièrement du Moyen-Orient –, les arts plastiques n'ont cessé d'être exercés non plus qu'appréciés.



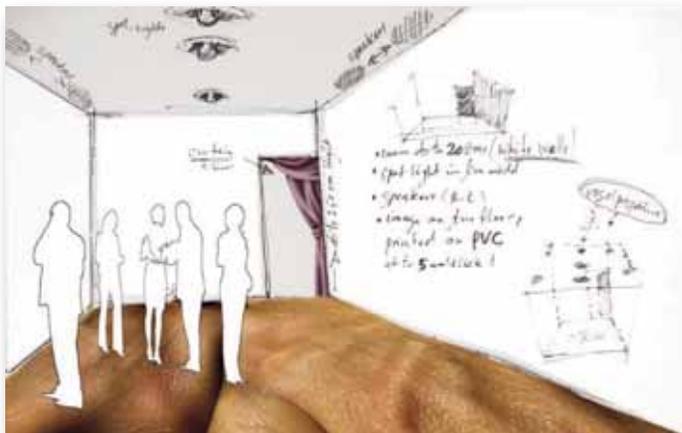
Rana Bishara, *Kuffiyah for Prisoners*, 2009

Pendant des siècles, et jusqu'à nos jours, des écoles exigeantes autant que prestigieuses ont formé et forment encore d'illustres calligraphes et enlumineurs. Des miniaturistes ont créé des chefs-d'oeuvre. L'art de l'icône y a atteint des sommets – ainsi que le montrait, à l'IMA, l'exposition *Icônes arabes du Levant* (2003). Et, dès le début du vingtième siècle, Le Caire d'abord, les autres capitales et grandes villes du monde arabe ensuite, se sont dotées de facultés des Beaux-arts...

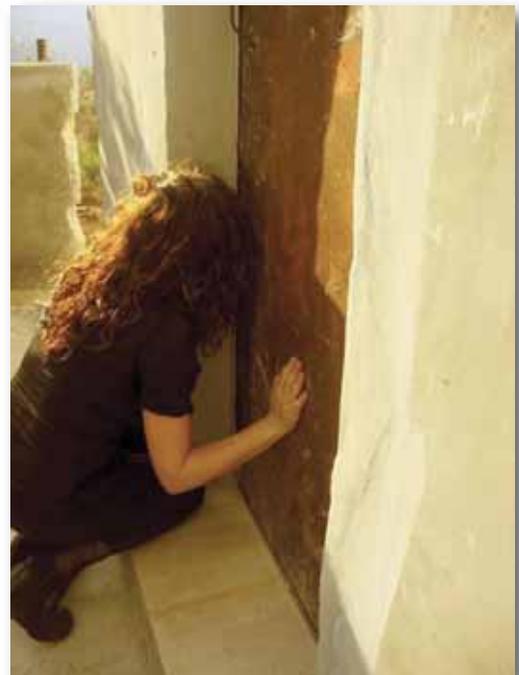
Depuis plus de vingt ans qu'il a ouvert ses portes, l'Institut du monde arabe, s'est employé, année après année, à présenter la création contemporaine arabe dans le domaine des arts plastiques, au travers de plusieurs dizaines d'expositions, monographiques, thé-

matiques, rétrospectives... C'est ce qu'il fait une nouvelle fois aujourd'hui, en donnant à voir à son public les travaux récents d'artistes palestiniens.

*Jusqu'au 22 novembre
La Médina de l'IMA,
entrée par le Parvis*



Larissa Sansour.
Extrait de la
vidéo
Land
Confiscation
Order 06/24/T,
2006



Fawzy Emrany
esquisse pour
Skin and Years,
2007-2009

Tutto Fellini :

« Fellini, la Grande Parade »



Anita Ekberg et Marcello Mastroianni, *La Dolce Vita*, 1960, photographie Pierluigi © Fondation Jérôme Seydoux-Pathé

Alors que *La Dolce Vita* (1960) s'apprête à célébrer ses cinquante ans, « Fellini, la Grande Parade » est l'occasion de s'interroger sur l'actualité de l'oeuvre du cinéaste. L'exposition veut explorer l'univers, découvrir les sources qui ont nourri l'imagination de celui dont le nom a fait son entrée dans le langage courant en devenant un adjectif – fellinien –, synonyme d'un monde extravagant, d'un défilé de grotesques. Le matériel qui accompagne les films de Fellini est en effet particulièrement riche de découvertes et de surprises. Il permet, en lien avec des extraits vidéo, de montrer l'artiste au travail.

Pendant près de quarante ans, Fellini est en évolution constante. Néoréaliste à ces débuts, il assiste Rossellini sur Rome ville ouverte (1945) puis sur *Paisa* (1946), fait une apparition quasi-divine en saint Joseph aux côtés d'Anna Magnani dans *Le Miracle* (1948), film de Rossellini dont il signe le scénario. Passé à la réalisation, étiqueté cinéaste catholique avec *La Strada* (1954), Fellini essuie alors les critiques de la gauche qui s'indigne de sa trahison. Retournement de situation avec *La Dolce Vita*, les mêmes crient au génie, tandis que l'église le fustige...

Fellini se contente, lui, de boule-

verser les règles de la narration, de déconstruire le récit, de repenser le cinéma. En homme libre, à l'écart des courants, il poursuit sa carrière. 8 ½ (1963) marque une nouvelle rupture, sa réflexion sur le cinéma, ses interrogations sur la création, le pousse à dépasser les frontières du réel pour explorer le monde mystérieux de l'imaginaire. Les souvenirs d'enfant, l'inconscient, les rêves font alors une intrusion remarquée dans son oeuvre, et deviennent le prétexte de la mise en scène de son auteur. Dès lors, Fellini devient l'un des sujets

récurrents de son cinéma, un méta-cinéma qui n'est pas étranger à la construction du mythe fellinien. L'exposition revient sur la création de ce mythe, l'analyse, tente de le comprendre et de le donner à voir. En rassemblant une iconographie dispersée, en retrouvant la trace de la plupart des photographes qui ont travaillé sur les films, en explorant les archives des collaborateurs de Fellini, Sam Stourdzé a constitué un corpus composé d'un grand nombre de photographies, de dessins et de films jusqu'alors inédits, formant ainsi la matière de



Federico Fellini, mars 1955. Collection privée, D.R.

La Dolce Vita, 1960. Photographie de tournage de Pierluigi © Collection Fondation Jérôme Seydoux - Pathé



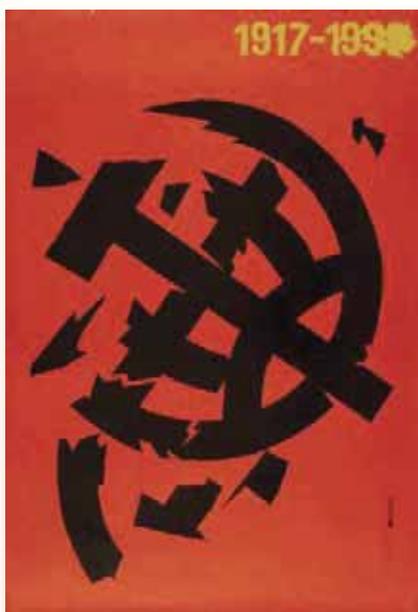
l'exposition. Soucieux d'éviter l'hagiographie, l'exposition se détache de la chronologie pour aborder Fellini à travers ses obsessions. Elle se concentre exclusivement sur les images, celles qui inspirèrent Fellini, celle dont il rêva, celles qu'il fabriqua... La confrontation de ces images, la mise à jour de leurs circulations à travers un dispositif d'exposition résolument contemporain, permet d'établir un dialogue entre photographie et film, entre images fixes et images animées.

Avec la double ambition de contribuer d'une part, au renouvellement de la grille de lecture de l'oeuvre du cinéaste, mais aussi,

de se confronter à la question de l'exposition du cinéma, « Fellini, La Grande Parade » est une sorte de laboratoire visuel. S'éloignant parfois de la filmographie de Fellini, elle interroge plus largement le XXe siècle qui fut le sien. Le siècle du cinéma bien sûr, mais aussi celui de la presse, des médias, de la télévision, de la publicité. En un mot, le siècle de l'image, ou plus précisément, le siècle de la fabrique des images.

Jusqu'au 17 janvier
Jeu de Paume
1, place de la Concorde
Paris 8e

« Berlin : l'effacement des traces, 1989 – 2009 »



Anonyme, « 1917-1990, fin de l'expérience soviétique », 1990.
Affiche, coll. BDIC. A l'instar du Mur, la faucille et le marteau, emblèmes de l'Union Soviétique, partent en morceaux.

A l'occasion du 20ème anniversaire de la chute du Mur de Berlin, le Musée d'Histoire Contemporaine - BDIC présente jusqu'au 31 décembre, l'exposition « Berlin : l'effacement des traces, 1989 – 2009 ».

A partir de créations artistiques l'exposition entend mettre en scène les procédures de destruction de « Berlin-capitale de la RDA » et leur inscription dans un paysage urbain reconstruit d'où émergent de façon inattendue et souvent spontanée des traces du passé.

Confrontant des oeuvres qui soulèvent des interrogations, la scénographie dévoilera la transformation d'une ville palimpseste et avec elle, celle d'un pays, tout en évoquant les mutations d'une société, de modes de vie, ou encore un autre rapport au temps, un autre rapport au passé.



Jean-Claude Mouton, « Berlin novembre 1989 ».
Photographie, courtesy Jean-Claude Mouton, © Jean-Claude Mouton.
Morceau de Mur côté ouest à la veille de sa disparition.

Les modalités d'effacement :

- la disparition et la destruction des traces de la RDA : rues débaptisées, emblèmes retirés, statues déboulonnées, bâtiments publics détruits.
- la réécriture et le détournement de l'histoire : ainsi le mémorial de la Neue Wache, consacrée par la RDA « aux victimes du fascisme et du militarisme », aujourd'hui dédiée « aux victimes de la guerre et de la tyrannie » toutes confondues.
- la surexposition par le biais d'une muséification qui suscite le rire ou la frayeur. La RDA mise en musée donne l'impression d'être devenue un objet idéologique dont l'image mémorielle est désormais contrôlée.

Les traces

Si la RDA fait l'objet de procédures d'effacement, des traces persistent néanmoins. Des formes cultu-

l'instar des Ampelmännchen, ces petits bonshommes des feux de signalisation, personnages symboliques de la RDA qui ont été conservés et qui sont en passe de se substituer à l'ours berlinois, comme emblème de Berlin.

Chaque oeuvre présentée est un point de vue sur l'effacement de la RDA. Les photographies de Jean-Claude Mouton, prises pendant vingt ans, de l'ouverture du Mur à ce jour tout le long de son tracé, mesurent l'oeuvre de destruction et de transformation simultanée, tandis que celles de Bernard Plossu montrent, à l'opposé, le Berlin hypermoderne qui a rempli le vide (terrain vague) de la Potsdamer Platz, restituant son coeur à la ville.

Dominique Treilhou a, quant à elle, réalisé un documentaire donnant à voir et à entendre la destruction méthodique, systématique et fort coûteuse (28 millions d'euros) du Palast der Republik. A travers l'un de ses procédés de prédi-



Patrick Pinter, dit Pinter, « Karl Marx, ! Juste quelques emplettes... et je rentre !! », France, 13 novembre 1989.
Dessin original, coll. BDIC.

relles, traditionnelles ou nouvelles, qui constituent un patrimoine culturel indestructible, demeurent, tel l'ensemble des productions cinématographiques de la DEFA, une littérature de réputation mondiale (les romans de Christa Wolf), ou le théâtre (Bertolt Brecht, Heiner Müller). Tout n'a pas pu être démolit et l'urbanité spécifique de Berlin-Est est encore visible, à

lection, le « Psycho-Mapping », Jan Svenungsson exposera la lente dissolution du Mur de Berlin, son passage de la phase chaotique au néant.

Jusqu'au 31 décembre 2009
Musée d'Histoire Contemporaine -
BDIC, Hôtel national des Invalides
129 rue de Grenelle - 75007 Paris

Souvenirs d'Italie (1600-1850)

Chefs d'œuvre du Petit Palais



Hubert Robert (1733-1808). Ruines romaines, 1776. Huile sur toile 49 x 74 cm © Petit Palais / Roger-Viollet



Henri Mauperche (1602-1686)
Paysage 1686. Huile sur toile 115 x 89 cm © Petit Palais / Roger-Viollet

Cet automne, le Petit Palais s'est invité au musée de la Vie romantique et proposait une sélection d'œuvres issues de ses collections et signées d'artistes français ayant visité l'Italie du XVIIe siècle au milieu du XIXe siècle.

La péninsule italienne, patrie de tous les arts, offre le parcours initiatique obligé des jeunes peintres en quête d'idéal, en particulier les lauréats du Prix de Rome, rejoints par poètes, écrivains et jeunes aristocrates qui achèvent

leur éducation par le fameux Grand Tour. Leurs thèmes de prédilection sont les vestiges et les ruines romaines, l'iconographie mythologique, les monuments de la Renaissance, et naturellement les jeunes beautés romaines (comme Marietta, idéalisée par Corot). Leur palette s'éclaire à la lumière transalpine, devant des paysages si éminemment « pittoresques ».

L'exposition présente une centaine d'œuvres (peintures, dessins estampes et sculptures) tantôt exécutées sur le motif et reprises à l'atelier, tantôt recomposées au retour des artistes en France.

Pour le XVIIIe siècle, une large place est réservée au peintre, au dessinateur et graveur d'exception Claude Gellée dit Le Lorrain. Le très spectaculaire décor mythologique de huit peintures monumentales par Hubert Robert, provenant de l'ancien Hôtel de Beaumarchais, est recomposé pour la première fois depuis 1818. Six de ces peintures ornent aujourd'hui les salons de l'Hôtel de Ville, elles sortent exceptionnellement pour être présentées avec celles provenant du Petit Palais. En

regard, figurent des œuvres signées Fragonard, Joseph Vernet, Vien...

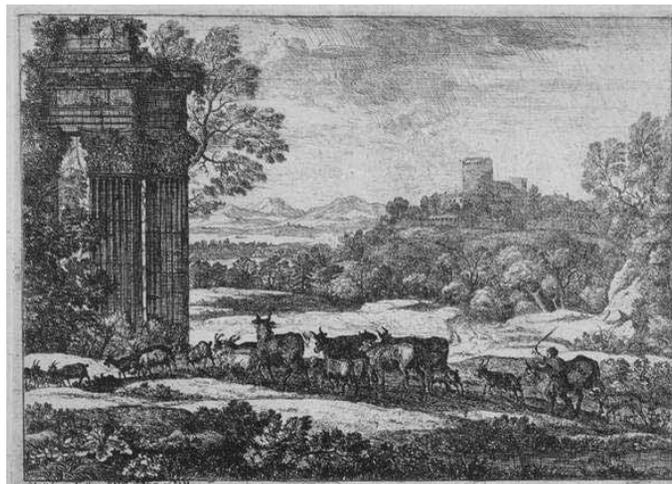
L'attrait romantique des français pour l'Italie au XIXe siècle se poursuit avec Ingres, Granet, Prud'hon et Corot. Parmi les inédits sont présentées d'étonnantes aquarelles de Charles Garnier, l'architecte de l'Opéra de Paris, réalisées lors de son séjour à la Villa Médicis, ainsi que deux plâtres du jeune Carpeaux et deux

peintures à l'huile de Charles Blanchard : son autoportrait et celui du jeune compositeur Charles Gounod.

Une vingtaine de céramiques et bronzes antiques rapportés par les frères Dutuit complète l'ensemble.

*Jusqu'au 17 janvier
Musée de la Vie romantique
Hôtel Scheffer-Renan
16 rue Chaptal*

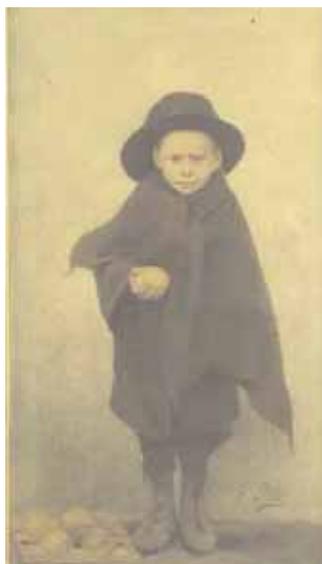
Claude Gellée dit Le Lorrain (1600-1682) Le Troupeau en marche par temps orageux. Entre 1650 et 1651 Eau-forte, 2e état sur deux 16,1 x 22 cm © Petit Palais / Roger-Viollet



Fernand Pelez

La parade des humbles

L'exposition du musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris présente l'univers émouvant et singulier du peintre Fernand Pelez (1848-1913), dont la modernité trouve son enracinement dans le Paris populaire de la Belle Époque.



Fernand Pelez. Petit marchand de citrons, vers 1895
huile sur toile. Coll. Musée des Beaux-arts de Quimper
© Jean-Louis Losi



Fernand Pelez. Le Petit Marchand de mouron, vers 1880, dessin
Coll. particulière © Suzanne Nagy

Cette rétrospective montre pour la première fois l'intégralité des peintures et dessins de Pelez conservés par le Petit Palais. Des prêts consentis par les collections privées et publiques contribueront à restituer dans toute sa diversité l'originalité du parcours de l'artiste.

Personnalité de la vie artistique parisienne sous la III^e République, Fernand Pelez, issu du cursus académique, a centré son œuvre sur la condition humaine en se tournant dans les années 1880 vers la mouvance naturaliste, expression des crises engendrées par la modernisation de Paris.

Incarnations du Paris populaire, femmes, enfants, saltimbanques, jeunes danseuses de l'Opéra offrent leurs figures ingénues ou las- ses à la sensibilité picaresque de ce peintre qui a pris d'abord modèle chez Vélasquez et Murillo. Passives, éreintées, abandonnées dans le sommeil ou figées dans la mort, ces silhouettes anonymes incarnent le versant obscur de la ville lumière.

L'exposition décrit l'environnement visuel et humain dans lequel Pelez a évolué de façon à percevoir le mieux possible ses engagements humains et esthétiques. Elevé dans le cercle des illustrateurs romantiques, puis formé dans la stricte observance des règles académiques, Pelez a connu l'âge d'or de l'affiche et l'émergence de la photographie. Il a vécu au rythme des fêtes désordonnées de Montmartre et des tensions d'une ville moderne en pleine métamorphose.

Contemporain de Degas, Seurat, Toulouse-Lautrec, Bastien-Lepage, Ensor ou encore le jeune Picasso, Pelez s'est trouvé confronté aux révolutions esthétiques de son temps. Sensible à toutes les dimensions du Paris d'alors, il s'est forgé un style très particulier fait de chaleur humaine et de distance plastique.



Fernand Pelez. Grimaces et misère - Les Saltimbanques (détail)
Salon de 1888. Coll. Petit Palais © Petit Palais / Roger-Viollet

Fernand Pelez en bref

Les nombreuses collections iconographiques qui fleurirent à la fin du XIX^e siècle ont placé Fernand Pelez au panthéon des personnalités de son temps. Mais dès les premières décennies du XX^e siècle, l'artiste, débouté par les valeurs artistiques du courant moderniste, s'est trouvé relégué dans les oubliettes de l'histoire. Un siècle plus tard l'artiste et l'œuvre méritaient d'être redécouverts dans leur vérité humaine, esthétique et culturelle.

L'enquête a d'abord fait réapparaître un artiste médaillé du Salon et décoré de la Légion d'honneur, qui cultive son allure élégante d'aristocrate bohème et peint les humbles et les exclus. L'installation du cabaret des Quat'z'arts, au 62, boulevard de Clichy, l'a mis parallèlement en contact avec un monde artistique et littéraire qui cultive la dérision et la satire. Expression d'une contre culture

populaire, les deux éditions de la Vachalcade constituent le point d'orgue des activités du cabaret. Ce carnaval de la misère, auquel le peintre participe activement aux côtés de Willette et de Léandre mais aussi de Puvis de Chavannes, incarne la fracture sociale qui hante toute l'œuvre du peintre. Après 1900, Fernand Pelez quitte la vie publique mais continue de peindre avec acharnement. Il y a dès lors un mystère Pelez que vient partiellement dévoiler l'exposition posthume organisée par ses élèves au lendemain de son décès, en août 1913. Selon les volontés de l'artiste, la Ville de Paris recueille une part essentielle de son œuvre.

Jusqu'au 17 janvier
Petit Palais
Musées des Beaux-Arts
de la Ville de Paris.
Avenue Winston Churchill

L'âge d'or Hollandais

De Rembrandt à Vermeer

Pour sa troisième saison, la Pinacothèque de Paris s'associe avec le Rijksmuseum d'Amsterdam pour présenter l'une des périodes les plus intéressantes de l'histoire de l'art : le XVII^e siècle hollandais.

Cette époque a donné naissance à quelques uns des artistes les plus célèbres de tous les temps et surtout à celui qui reste l'une des références absolues pour tout artiste depuis près de quatre siècles : Rembrandt.

L'exposition présente un ensemble exceptionnel de plus de cent trente pièces dont une soixantaine de tableaux, une trentaine d'œuvres graphiques (dessins et aquarelles), une dizaine de gravures ainsi qu'une dizaine d'objets pour illustrer de manière très représentative la période (tapisseries, faïences, miniatures en bois, argenterie et verrerie).

À travers l'art de ce temps, il s'agit de comprendre comment une jeune république (1581) va, grâce à sa réussite commerciale et sa tolérance de pensée, devenir l'une des puissances commerciales les plus fortes d'Europe au moment où d'autres nations européennes s'enfoncent dans une récession endémique et font preuve d'intolérance religieuse : la nouvelle république à peine née apparaît comme une terre promise où tout le monde peut vivre en paix et en harmonie. C'est avant tout par la liberté de culte que la république des Provinces-Unies (ancêtre des Pays-Bas) attira nombre de personnalités qui trouvaient en ce lieu la possibilité de travailler, de penser et de pratiquer leur religion alors qu'ils étaient persécutés pour leur croyance dans leur pays d'origine. Écrivains, penseurs affluèrent de toute l'Europe pour enseigner, publier et développer leur savoir. Cette partie du monde devint ainsi le centre du monde en matière de connaissances.

La puissance commerciale maritime est vite associée à cette puissance de savoir. La force du commerce se développe grâce à la vitesse des navires qui commercent en mer Baltique. Amsterdam

devient rapidement une puissance commerciale hégémonique surpassant de loin toutes les autres puissances européennes. Amsterdam est ainsi l'une des places économiques les plus importantes pour l'industrie, le commerce et l'art. C'est donc assez naturellement que la jeune république devint également un centre où s'épanouit la culture dans le sens le plus large, aussi bien dans le domaine des lettres que des arts.



*Rembrandt Harmensz van Rijn. Portrait de son fils Titus, vêtu en moine, 1660
Huile sur toile, 79,5 x 67,5 cm. Rijksmuseum, Amsterdam © Image Department
Rijksmuseum, Amsterdam, 2009*

L'une des premières caractéristiques de cette région fut le développement d'un nouveau type de mécènes.

Il ne s'agissait plus de riches familles aristocratiques, comme partout ailleurs en Europe, mais de négociants enrichis du récent commerce maritime. Issue de familles patriciennes, cette classe moyenne devint le principal commanditaire d'œuvres. Puis tous ceux qui s'enrichissaient, devenaient à leur tour des commanditaires pour des œuvres, créant une forme de compéti-

tion entre les corps de métiers et les familles patriciennes, chacun éprouvant la nécessité de faire valoir sa réussite sociale et son ascension économique ainsi que son changement de statut. La région devint ainsi le pôle culturel majeur où pouvait se développer des ateliers d'artisans et d'artistes. L'art et la culture constituèrent une nouvelle forme de prospérité économique et industrielle. Une sur-enchère sur les sujets fut une des

une spécialité dans un domaine très précis : la nature morte ou la vanité avec Willem Claesz Heda et Pieter Claesz ; le paysage avec Jan van Goyen, Jacob van Ruysdael ou encore Meindert Hobbema. Jan Steen ou Adriaen van Ostade illustrent la satire villageoise tandis que Gerard ter Borch et Pieter de Hooch s'adonnent à la comédie de mœurs et aux scènes de genre dont font partie les fêtes paysannes. Emanuel de Witte et Pieter Jansz Saenredam se spécialisèrent dans la peinture de monuments, Thomas de Keyser et Frans Hals devinrent les spécialistes du portrait et Paulus Potter celui des animaux.

Doivent être mises à part des individualités comme Vermeer ou Rembrandt qui finalement ne sont pas très représentatifs de cette époque. Ils en sont pourtant devenus les symboles. À la différence des autres artistes, ils s'intéressèrent à plusieurs genres et refusèrent toute spécialisation. Ils demeurèrent l'un et l'autre des modèles absolus, hors du temps et de toute époque, considérés depuis quatre siècles comme les peintres majeurs de l'histoire de l'art.

Cette exposition souhaite avant tout mettre en valeur le rôle singulier de Rembrandt : artiste le plus influent de cette époque. Rembrandt eut une notoriété qui lui conféra un statut très particulier et en fit le modèle de cette période par sa tolérance, sa modernité, son réalisme poétique et sa puissance émotionnelle traduite principalement par son usage de la lumière. Maître du clair-obscur, Rembrandt apporte à ses modèles, simples portraits ou scènes religieuses, une dimension, une densité, une beauté humaine inégalée qui font de lui le précurseur de la modernité, un analyste de l'âme et des consciences avec trois siècles d'avance sur ses contemporains.

Marc Restellini

*Directeur
de la Pinacothèque de Paris*

*Jusqu'au 7 février
28, place de la Madeleine*

conséquences.

Chaque année, de nouveaux peintres apparaissaient, apportant des thèmes nouveaux ou des sujets inédits.

La peinture de genre naquit à cette époque, la description des paysages se traduisit sous de nouvelles formes.

Une génération d'une richesse sans précédent dans l'histoire des arts vit le jour, que l'on retrouvera seulement à Paris à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle.

Des peintres acquirent eux aussi

Louis Comfort Tiffany

Couleurs et lumières



Le Musée du Luxembourg présente la première exposition monographique consacrée au célèbre créateur américain Louis Comfort Tiffany en France depuis l'Exposition Universelle de 1900, conçue par le Musée des beaux-arts de Montréal.

Louis Comfort Tiffany (1848-1933), fils de Charles Lewis Tiffany, fondateur de la célèbre maison Tiffany & Co. à New York, figure incontestablement parmi les plus talentueux créateurs américains de tous les temps. Son regard de peintre en matière de couleur et de composition, sa passion pour l'exotisme et ses innovations dans le domaine du verre font de lui, dès 1900, un chef de file du design américain dont la réputation s'étend jusque dans les grandes capitales européennes : il rivalise avec les grands verriers européens de la fin du XIXe siècle.

L'ornementation somptueuse, le travail soigné, les effets spectaculaires et originaux de lumière et de couleurs qui caractérisent sa production verrière (vases en verre soufflé, vitraux, lampes et objets) le placent au coeur de nombreux mouvements artistiques de son époque, de l'Arts & Crafts et le Mouvement esthétique américain jusqu'à l'Art nouveau et le Symbolisme.

L'exposition rassemblera environ 160 oeuvres (vitraux, vases, luminaires, objets, bijoux et mosaïques, dessins, aquarelles et photos d'époque) qui révéleront la remarquable contribution de ce

créateur, tant à l'industrie du verre qu'à l'ensemble des arts décoratifs.

Les visiteurs auront l'occasion d'admirer un ensemble exceptionnel de vitraux de Tiffany dont 4 en provenance du Musée des beaux-arts de Montréal qui ont été spécialement démontés, étudiés, restaurés et transportés pour cette exposition. La présentation de ces vitraux à Paris relève d'une prouesse technique et logistique.

Divisée en six thèmes, l'exposition abordera les débuts de la carrière de Tiffany: ses séjours en Europe (en particulier à Paris où il étudie la peinture dans l'atelier de Léon-Charles Bailly) puis son intérêt croissant pour l'art du verre; son travail de décorateur d'intérieur pour d'influents clients américains; ses relations avec le marchand d'art parisien Siegfried Bing qui contribue à la diffusion et au succès de ses créations en Europe; les vitraux, un aspect essentiel et pourtant méconnu de sa production; les vases en verre Favrite, aux formes organiques et aux remarquables contrastes de couleurs; enfin l'expansion de l'entreprise reposant, entre autres, sur le commerce des lampes et d'objets décoratifs qui contribue à

asseoir son immense popularité.

De prestigieux musées internationaux, parmi lesquels le Chrysler Museum of Art, le Virginia Museum of Fine Arts, le Metropolitan Museum of Art (avec plus de 30 pièces), le musée de l'Ermitage, le musée des Arts décoratifs, le musée du Petit Palais et le Musée d'Orsay à Paris (qui prête, à cette occasion, 4 vases ayant appartenu au Musée du Luxembourg ainsi qu'un vitrail créé par Tiffany d'après un dessin de Toulouse-Lautrec) ont consenti d'importants prêts. L'exposition inclut également des oeuvres majeures et inédites provenant de collections privées.

*Jusqu'au 17 janvier
Musée du Luxembourg
19 rue de Vaugirard*

Légende des illustrations :

En haut : L'Ange de la Résurrection, 1902

Verre, plomb. Musée des beaux-arts de Montréal © MBAM, Montréal

En bas G : Encrier, c.1900-1903.

Verre, argent
Newark, The Newark Museum © The Newark Museum

En bas D : Panneau de mosaïque aux cacatoès à huppe jaune, 1916.

Tesselles de verre
Accrington, Haworth Art Gallery
© The Haworth Art Gallery



LIVRE

Vincent van Gogh à Auvers

De Wouter van der Veen et Peter Knapp. Ed. Chêne



Vincent van Gogh. *Maisons à Gré* F 1640, JH 1986

Huile, aquarelle et crayon sur papier vergé, 450 x 545 mm Van Gogh Museum, Amsterdam © arthénon

Sur Van Gogh, tout semble avoir été dit. Dans des livres, dans des films, des articles dont le nombre dépasse l'entendement. Pourtant les recherches continuent. Car non seulement tout n'a pas été dit mais une grande partie de ce qui a été dit est faux. Van Gogh n'était pas pauvre. Il a grandi au sein d'une famille aisée et cultivée. Il n'a pas

vendu qu'une seule toile de son vivant. Il n'était pas asocial, ni fou, ni solitaire. Son travail était reconnu et ses tableaux étaient admirés. Il n'est pas mort en martyr.

En réalité, Vincent van Gogh était un artiste complexe, intelligent et cultivé. Par cet ouvrage de référence, superbement illustré, les auteurs espèrent contribuer à un effort de démythification nécessaire à la juste reconnaissance du génie et de la puissance de travail de celui qui a peint plus de mille tableaux avant d'être en mesure de créer son Champ de blé aux corbeaux

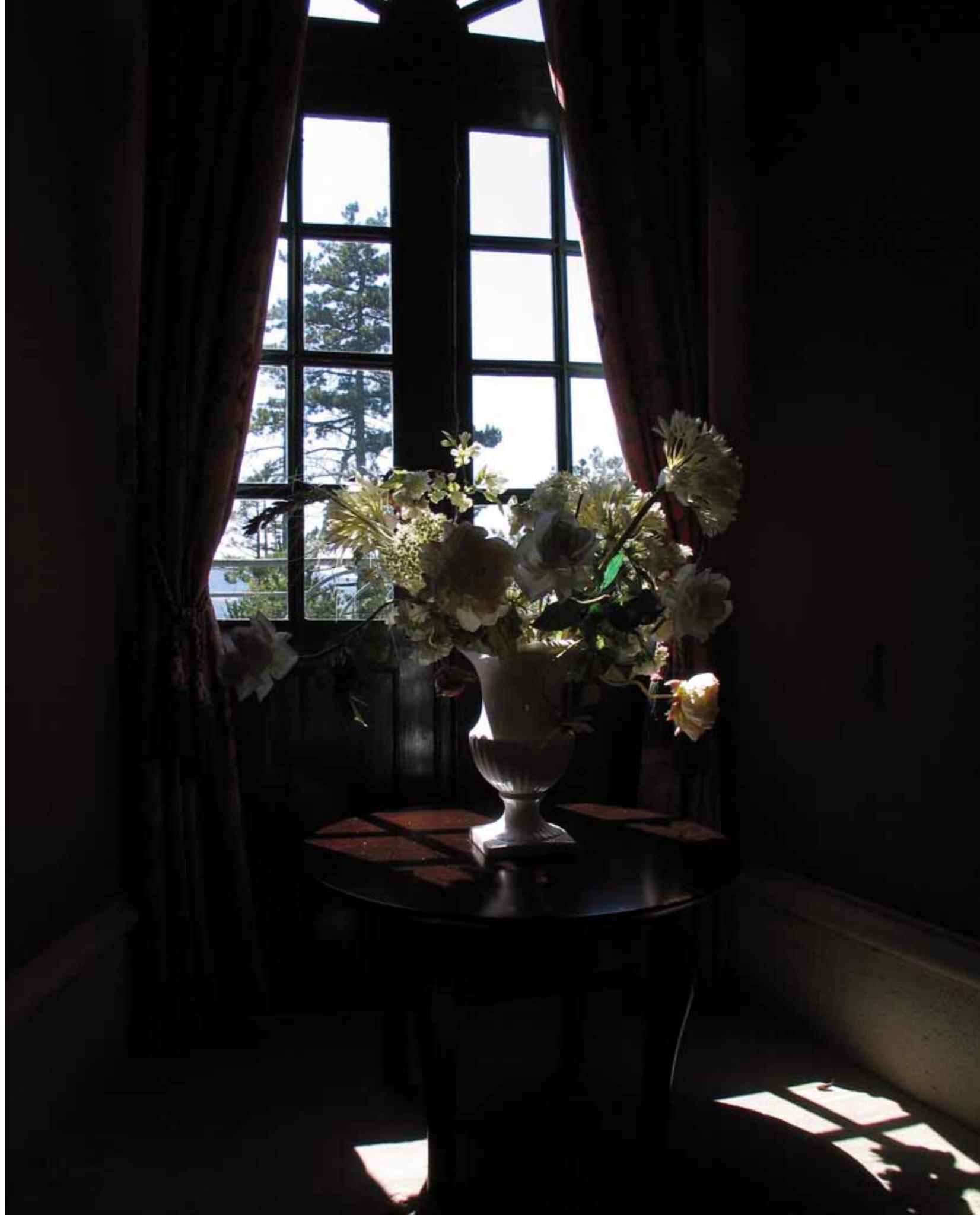
Le livre

Vincent van Gogh s'installe le 20 mai 1890 à Auvers-sur-Oise, et passe les soixante-dix derniers jours de son existence dans la petite Auberge Ravoux. En deux mois,

il peint presque autant de tableaux que Klimt en toute une vie. Ce livre réunit pour la première fois l'ensemble de ses dernières œuvres et les met en regard avec les lettres, souvent illustrées, qu'il a écrit à son frère Theo, à sa belle-sœur Johanna, à sa famille et à ses amis. En étudiant de près cette correspondance, ainsi que d'autres documents inédits, Wouter van Der Veen met aussi en évidence, pour la première fois, le rôle de Johanna Bonger dans la reconnaissance de Van Gogh.

Cet ouvrage contient le fac-similé du brouillon d'une lettre à Theo, que Vincent van Gogh portait sur lui le jour de son suicide.

Paru le 4 novembre 2009
Prix 45,0 € TTC
240 mm x 288 mm, 304 pages



Festivals ici et ailleurs 2010



Parution le 20 juin 2010

renseignements : sortir@wanadoo.fr